Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Vendredi 8 janvier 2016

L'Orient Littéraire

Numéro 115 - IXe année
Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. **Entretien avec Paula Jacques**
IV. **Youssef Bazzi : une poésie politique non militante**
V. **Regards sur la psychiatrie au Liban**
VI. **Palmyre, l'irremplaçable trésor**
VII. **Roland Barthes : l'orée de l'écriture**
VIII. **Avicenne : les lettres arabes à Paris**

Édito

Déconfiture

L'année 2015 aura été celle de la déconfiture de l'État libanais : absence de président, parlement inopérant, gouvernement gelé. La Constitution a été foulée aux pieds, et les blocs des 8 et 14 mars ont montré l'ampleur de leurs dissensions et leur incapacité à mettre de côté leurs divergences pour défendre l'intérêt général. La crise des ordures a prouvé l'incurie de nos dirigeants et l'hégémonie de la « mafiature » qui nous gouverne. Quant à la révolution avortée, elle a reflété l'amateurisme de la société civile et le fossé qui sépare la population des partis, otages de leurs alliances locales ou régionales. L'opposition du Hezbollah à l'élection de Frangié démontre moins son attachement « éthique » au général Aoun que son refus de voir les institutions fonctionner normalement. Depuis des années, il a les coudées franches et ne rend des comptes ni au conseil des ministres ni au parlement dont il fait pourtant partie. Dans ces conditions, l'élection d'un président, soit-il du 8 mars, ne lui paraît pas souhaitable. Un État acéphale et paralysé est une aubaine pour lui. Pourquoi modifierait-il une situation qui lui convient parfaitement ? Soucieux de ne pas reconnaître sa volonté de blocage, il se retranche derrière le général Aoun et fait mine de soutenir sa candidature, tout en sachant que cette position conduira fatalement à l'impasse souhaitée. Quant aux appels relatifs à la nécessité d'un « *package deal* » comprenant, entre autres, la loi électorale, ils ne visent qu'à retarder l'échéance et à rendre l'équation encore plus insoluble. Du reste, un hypothétique consensus irano-saoudien autour de nos affaires internes est désormais à exclure à la lumière de la récente provocation saoudienne et de la riposte iranienne… Le dindon de la farce est le peuple libanais qui assiste à cet « Étatcide » sans réagir. « *Une foi authentique se trouve rarement. À la place, on trouve le doute et l'indifférence, au point qu'on pourrait désespérer de notre peuple* », affirmait Bertolt Brecht. Pour sauver notre pays, il nous faut retrouver la « *foi authentique* » de ceux qui n'acceptent pas le fait accompli !

Alexandre NAJJAR

Le roman arabe
entre despotisme et violences

Le roman libanais refait parler de lui avec l'attribution à Hassan Daoud du prix Naguib Mahfouz, décerné par l'Université américaine du Caire, et la parution, à l'occasion du Salon du livre arabe de Beyrouth, d'un bon nombre de romans signés par des vétérans du genre comme Élias Khoury, Rachid el-Daïf, Imane Humaydane ou Abbas Beydoun, sans oublier le Syrien Khaled Khalifa. L'actualité, entre despotisme et violences, y pèse de tout son poids.

Raconter l'indescriptible

AWLAD EL-GHETTO. ESMI ADAM (LES ENFANTS DU GHETTO. JE M'APPELLE ADAM) d'Élias Khoury, *éditions Dar el-Adab, 2016, 424 p.*

D.R.

Avec *La Porte du soleil* paru en 1998, Élias Khoury avait écrit l'épopée des Palestiniens du Liban : l'exode de 1948, l'installation dans des camps de réfugiés, et puis les années sanglantes de la guerre civile. Aujourd'hui, dans son nouveau roman *Les Enfants du ghetto. Je m'appelle Adam (Awlad el-ghetto. Esmi Adam)*, Khoury ressuscite encore ce passé, mais pour le considérer sous un jour différent : plutôt que l'exode, les horreurs l'ayant immédiatement précédé ; au lieu du destin des réfugiés, celui de ceux restés en territoire ennemi.

Adam, narrateur éponyme du roman, est en train d'écrire sa vie mais ne sait comment s'y prendre. Son existence est si fragmentée qu'il lui est impossible d'en faire un récit un tant soit peu linéaire. Il ne peut que digresser, distordre la temporalité normale et fournir, d'un même événement, une multitude de versions, chacune étant souvent celle d'une personne différente. De plus, comme une poupée russe monstrueuse, chaque histoire relatée renferme une infinité d'autres à tel point qu'on a l'impression de pénétrer dans une machinerie gigantesque, détraquée, fabricant les récits en série. Bref, le style d'Adam est celui, bien connu, de Khoury lui-même, style serpentin parfaitement maîtrisé qu'il ne perd jamais le lecteur malgré les innombrables contorsions que celui-ci doit faire subir à son esprit.

Ainsi, par bribes, l'on apprend l'histoire d'Adam. Ses origines se confondent avec la *Nakba*, puisqu'il fut le premier nouveau-né du ghetto arabe de Lydda, établi par l'armée israélienne qui encercla de fils de fer barbelés une partie de cette ville palestinienne après avoir massacré des centaines d'habitants et expulsé des dizaines de milliers. Ceux qui y sont demeurés, les prisonniers du ghetto, vécurent leurs premiers jours au milieu de cadavres putréfiés, souffrant de faim et de soif. Les troupes israéliennes les obligèrent à creuser des fosses profondes et à y enterrer leurs morts. Enfin, après un mois de cet abominable labeur, ils leur ordonnèrent de brûler ce qui restait de cadavres ; les Palestiniens s'y employèrent, se transformant en une sorte de *SonderKommando*, ces juifs forcés par les nazis à se débarrasser des cadavres des victimes des chambres à gaz.

> « Shéhérazade avait découvert que le monde des récits est le monde réel ; les récits ne sont pas un substitut à la vie, mais la vie elle-même. »

Après son enfance à Lydda, puis son adolescence à Haïfa, Adam quitte sa maison à l'âge de quinze ans et se forge, en quelques années, une nouvelle identité : il se présente désormais comme un juif, le fils d'un survivant du ghetto de Varsovie, et travaille comme critique de musique dans un quotidien hébreu. Une déception amoureuse le pousse à émigrer aux États-Unis où il travaille dans un restaurant de falafel. Il pense avoir réussi à bâtir une nouvelle existence, mais son passé revient le hanter. Il décide alors d'écrire sa vie.

Le livre que nous lisons est en effet le manuscrit d'Adam que Khoury, dans son introduction, prétend avoir acquis par hasard et qu'il décida ensuite de publier. La seconde partie du manuscrit relate les événements que nous venons de résumer. Toutefois, la première – une soixantaine de pages – est un roman avorté dans lequel Adam a tenté de raconter l'histoire du poète omeyyade Waddah al-Yaman qui garda un silence absolu lorsque le calife le tua en le jetant dans un puits. D'abord, Adam voit dans le silence du poète une métaphore du silence des Palestiniens à propos de certaines tragédies qu'ils ont subies, mais il délaisse ensuite ce projet de roman, considérant l'écriture symbolique comme impuissante à dire la vérité.

Toute cette architecture disloquée du roman de Khoury, son style excessivement digressif, ainsi que le jeu de miroirs entre l'auteur et le narrateur sont au service d'une question fondamentale : comment raconter des horreurs dont les victimes ont choisi le silence ? La réponse réside peut-être dans le recours à l'univers romanesque, qui permet la coexistence de récits contradictoires de même que leur prolifération à l'infini. À l'avant-dernière page, Adam dit : « *Shéhérazade avait découvert que le monde des récits est le monde réel ; les récits ne sont pas un substitut à la vie, mais la vie elle-même.* »

Tarek ABI SAMRA

Le mort en otage

AL-MAOUT 'AMALOUN CHAQ (LA MORT EST UNE CORVÉE) de Khaled Khalifa, *éditions Hachette-Antoine, 2015, 151 p.*

D.R.

Comment ne pas penser à Faulkner et *Tandis que j'agonise ?* Dans *Al-Maout 'amaloun chaq (La mort est une corvée)* du Syrien Khaled Khalifa, un instituteur rallié à la révolte contre le régime baassiste en place meurt à Damas parmi les siens auxquels il fait promettre de l'enterrer dans son village natal d'Annabiya loin de quelques centaines de kilomètres, du côté d'Alep près de la frontière turque. Mais au lieu des pluies torrentielles, de la crue ou de l'incendie qu'affronte la famille d'Addie Bundren en accompagnant son cadavre sur une charrette vers le lointain cimetière de Jefferson, les trois enfants d'Abdullatif Salem, une fille et deux garçons, vont traverser toutes les lignes de la guerre syrienne. Les barrages de l'armée loyaliste d'abord, où, par une procédure à peine croyable, le cadavre est mis en détention parce que le nom du défunt apparaît dans la liste des hors-la-loi, pour le « libérer », il faut un certificat de décès et une décision d'arrêt des poursuites, car au dire d'un officier, « *la mort est une affaire de papiers* »… Une simple rançon suffira pourtant à lever le barrage et à permettre au « microbus » de subir toutes formes d'exactions qui ne sont pas le fait des seuls loyalistes, mais aussi de cette faction islamiste par exemple, dont le chef veut faire suivre à l'aîné Boulbol une session entière d'enseignement religieux avant de les laisser poursuivre leur chemin. La mort est partout et le cadavre du père n'est pas le seul à se décomposer devant les regards effarés de ses enfants, mais c'est tout un pays, toute une population qui s'éteint dans le fracas et la douleur, à l'image de cette jeune fille qui choisit le jour de son mariage de monter sur le toit de la maison avec sa robe blanche pour s'arroser d'essence et se faire brûler comme une torche.

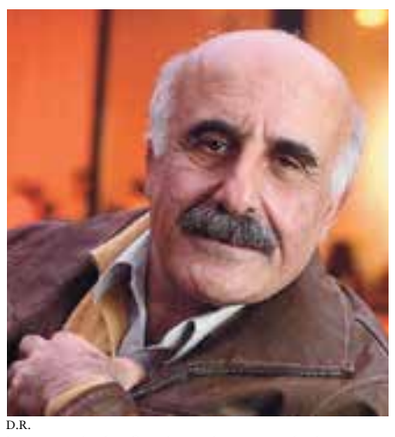
Extrait :

La sauvagerie s'est abattue sur cette terre et Nivine pensait en errant autour des maisons détruites qu'elle n'avait plus rien à faire dans le temps qui lui restait à vivre, qu'elle n'était pas concernée par le titre de Mère des martyrs, qu'elle aurait préféré que ses deux fils aient été des lâches fuyant vers d'autres terres. Mais parfois elle sentait que c'était inévitable, que c'était le devenir naturel d'une illusion partagée : on paie maintenant le prix des longues années de honte et de silence, tout le monde paiera, le bourreau et la victime. Elle aurait voulu vivre deux fois mais il ne reste plus beaucoup de choses à voir, elle voudrait seulement regarder les bourreaux de ses fils humiliés et apeurés, peur contre peur, avant qu'elle ne ferme les yeux.

J.D.

La faiblesse, mère de la violence

KHARIF AL BARA'A (L'AUTOMNE DE L'INNOCENCE) d'Abbas Beydoun, *éditions Dar el-Saqi, Beyrouth, 2015, 190 p.*


D.R.

Dans le dernier roman d'Abbas Beydoun, les arbres parlent, les animaux parlent et les morts parlent aussi. La mère du personnage principal, assassinée par son mari, donne des conseils à son fils en s'adressant à lui par le biais des bijoux laissés sur la table de nuit. D'ailleurs tout semble partir de ce crime originel mal élucidé : un homme qui ressemble si fort à Burt Lancaster surprend sa femme en train de le trahir et la tue, ou bien cette femme ne cesse de rappeler à son mari son impuissance sexuelle qu'il finira par l'étouffer de ses propres mains. Pourtant c'est Ghassan, le « *fils du crime* » qui parle dans la majeure partie du récit, il vit au milieu de ses oncles et tantes et ses autres neveux les retombées psychologiques et sentimentales de l'acte de son père qui, après un long exil en Syrie, revient au village rapportant avec lui l'actualité politico-militaire : il s'enturbanne, fait allégeance à un cheikh qui prône de terroriser les ennemis de Dieu et fonde un groupe islamiste jihadiste avec ses neveux et autres jeunes du village et dont les horreurs, les exécutions toujours plus spectaculaires d'un groupe de miliciens palestiniens, d'un religieux modéré, de gens soupçonnés de libéralisme ou de parents ordinaires, semblent directement inspirés des violences médiatisées et intolérables de l'État islamique Daesh.

Une vaine polémique entre le père et le fils autour de deux conceptions de la religion n'empêche pas qu'on retrouve le mot de la fin dans la voix de la mère défunte : Massoud, le père, est en train de se venger du monde entier à cause de son impuissance sexuelle, vengeance qui ne ménagera pas son fils même après qu'il s'est assuré d'une paternité qui était nécessairement douteuse. Toute « innocence » est mal venue, le monde s'ensauvage sans retour.

Extrait :

J'ai cru que la facilité avec laquelle je parlais me rendait beau et j'ai toujours détesté dans le miroir mon visage carré aux traits pétrifiés et que certains jugent comme une beauté mâle. Je me console en me disant que la douceur est le seul avantage des perdants. Je ne sais pas d'où m'est venue la conviction que parler est un critère de valeur. J'étais volubile mais en réalité je n'étais qu'un bavard (…) et je m'y plaisais. Aujourd'hui je ne m'intéresse plus à ces baratineurs qui parlent pour passer le temps, manière de le brûler. Je suis triste de constater que nous ne faisons que consommer le temps et donc consumer la vie.

J.D.

Un homme sans qualités

ALWAH (PANNEAUX) de Rachid el-Daïf, *éditions Dar el-Saqi, Beyrouth, 2015, 160 p.*

D.R.

Après plusieurs détours par le roman historique (*Ma'bad…*), l'histoire culturelle de Beyrouth au XIXe siècle (*Tablit el-bahr, [Dallage de la mer]*) ou le récit à connotation sociale (*La Chatte de Sikirida*), Rachid Daïf revient à son inspiration première : l'intimisme individuel et familial. Et dans son nouveau livre *Alwah* (*Panneaux*), et à travers une série d'épisodes, il joue sur les limites du pacte autobiographique tel que formulé par Philippe Lejeune, créant une identité pour le moins ambigüe entre le personnage, le narrateur et l'auteur et essayant d'échapper en même temps au récit personnel authentifié. C'est à travers cette pédagogie de l'autofiction que Daïf revisite ses thèmes de préférence, des leitmotivs avec lesquels il a réussi à travers une dizaine de récits à se forger un style, à affermir une voix à part dans la littérature libanaise. Dans cette manière d'anthologie de ses scénarios parentaux ou amoureux, il se prête (comme dans *Techniques de la misère* ou *Cher Monsieur Kawabata…*) à une écriture sans emphase (l'éloquence ou la *balagha* étant une de ses bêtes noires) où le narrateur en antihéros presque exemplaire s'avance en bourreau des mouches et autres animaux domestiques, en amant délaissé qui ne comprend pas la « mécanique » de la femme occidentale, en homme sans qualités.

> « Je crois que la modernité venue à nous d'Europe au XIXe siècle ne nous a pas apporté le bonheur. Elle a juste détruit une maison qui périclitait. »

Toute nostalgie, tout pathos sont bannis, les parents sont dénués de toute auréole, nus dans leurs défauts et face à leur médiocrité morale et corporelle, un monde les sépare du narrateur et c'est peut-être dans la culture qu'il faut chercher la cause : « *Je crois que la modernité venue à nous d'Europe au XIXe siècle ne nous a pas apporté le bonheur. Elle a juste détruit une maison qui périclitait.* » Un texte qui se laisse lire avec une aisance particulière mais dont on ne se détache pas avec la même facilité.

Extrait :

Quant à moi, j'écris maintenant avec des mobiles obscurs. Je sais seulement ce qui me pousse à le faire mais j'en parlerais plus tard. Je dis seulement : je ne serais pas vaincu par un coup de poignard dans le dos ni par une folie inattendue ni par une malice criminelle ni par une défaite ou un printemps sanguinaire ou un régime dictatorial, l'ennemi d'un écrivain ou l'écriture d'un ennemi, je ne serais pas terrassé par la modernité de la postmodernité et malgré cela, mon visage est maintenant éteint et mes yeux sont sans lumière. Mes yeux sont éteints tout comme mon visage et mon visage est celui d'un vieux chien à la chair tombante. La différence avec mon père c'est que lui il est mort heureux.

Jabbour DOUAIHY

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

L'Orient Littéraire
Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwich
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani
Contributeurs : Tarek abi Samra, Carole André-Dessornes, Gérard Béjjani, Antoine Boulad, Nada Chaoul, Ralph Doumit, Carla Eddé, Dominique Eddé, Lamia El Saad, Samir Frangié, Katia Ghosn, William Irigoyen, Mazen Kerbaj, Maya Khadra, Henry Laurens, Ziad Majed, Jean-Claude Perrier.
E-mail : lorientlitteraire@yahoo.com
Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.
www.lorientlitteraire.com

Le point de vue de Dominique Eddé

Sous le choc de Kiefer

D.R.

Les bibliothèques se courbent
sous le poids
les volumes sont écrasés par
la charge du passé
poussière est devenue leur
sueur
rigidité sont leurs pulsions
Ils ne connaissent plus de
combat.
Ils se sont sauvés
sur l'île du savoir.
parfois ils en ont perdu leur
conscience.
mais par endroits se dressent
d'eux des doigts humains
et montrent tout droit le mitan de la vie
ou du ciel

INGEBORG BACHMAN

C'est toujours bien de se laisser surprendre et de rebrousser chemin, en cours d'écriture, quand l'ouverture nous vient d'ailleurs. J'étais en train de rédiger un texte qui traitait de notre difficulté à penser le désastre, à le formuler, je m'apprêtais à reprendre les propos de Trump sur les musulmans qui ravivent le souvenir nauséeux de ceux d'Hitler sur les juifs, lorsque j'ai eu la chance de voir à Paris deux expositions consacrées à Anselm Kiefer. L'une sur le livre, à la Bibliothèque nationale de France, l'autre, chronologique et monumentale, au Centre Pompidou. Le choc et l'émotion m'ont fait renoncer à l'article que j'écrivais et commencer celui-ci. Pourquoi ? Parce que cet artiste allemand, né en mars 1945, est de ceux qui aident à tenir debout quand tout s'écroule. Il remet la pensée en marche au moment où elle est tentée d'y renoncer. Il nous rend moins seuls. Son œuvre n'est pas seulement d'une beauté saisissante en dépit ou à cause de sa forte mélancolie, elle est, bien que spectaculaire, obstinément intérieure et secrète. C'est un immense chantier où chaque objet, chaque toile tient de l'apparition. Avec cette constante et magique cohabitation des extrêmes : l'éphémère et l'intemporel, la cohérence et le hasard, la création et la dégradation, la vitalité et le deuil, l'exactitude et l'incertitude, l'investissement de soi et le recul. En résulte l'intensité et le calme de ce qui est passé par le feu. L'inquiétante paix des ruines. Kiefer traite de notre histoire, de l'histoire tout court, en traitant de la sienne. « *Je ne peux rien faire d'autre que ce qui se passe à travers moi* », confie-t-il dans un entretien, « *la nature de l'art est de se mettre en danger* ». Danger, c'est le mot qui convient. Il n'a pas reculé devant le danger des labyrinthes, du face à face avec l'horreur, ses victimes, ses fantômes, du terrible rapport de l'humain et de l'inhumain, l'un comprenant l'autre. Il l'a fait jusqu'aux limites du soutenable, au risque de l'incompréhension et du rejet, comme dans les années soixante-dix, avec ses toiles qui le montraient flanqué de l'uniforme de la Wehrmacht, singeant le salut nazi. Était-ce une provocation gratuite ? Non, c'était sa manière de se mouiller, de ne pas s'en sortir à bon compte. De mettre la mémoire à l'essai du miroir. Il le dit : « *C'était pour briser le silence.* » On comprend, en suivant son chemin, une décennie après l'autre, ce qu'il cherche à faire quand il évoque l'utilité de « *réactiver un tout petit peu ce qu'ils ont fait pour comprendre la folie* ». Il cherche à comprendre le « *défaut de construction dans l'esprit de l'homme* ». Il cherche à ne pas fuir en restant libre. Il cherche à associer sans confondre, à faire la différence sans diviser. D'où la présence côte à côte, dans la même vitrine, de ses livres conçus pour Heidegger, Paul Celan, Jean Genet ou Ingeborg Bachman. D'où sa recherche passionnée sur la Kabbale, lui, l'héritier d'un catholicisme étriqué, petit bourgeois. D'où sa toile géante, couleur blanc sale et charbon, qui met en scène les visages et les noms du meilleur et du pire de l'histoire allemande : Goering et Hölderlin, Von Schlieffen et Kant, Schiller ou Fichte. Et pour installer, derrière les barreaux, la ligne mouvante de l'horizon, il crée une nouvelle perspective qui ne se résume pas en une troisième dimension de l'espace, mais en une autre dimension du temps : cosmique. Celle que nous appelons en arabe le *zaman*, par opposition au temps de la montre, le *waqt*. Celle dans laquelle le vécu vieillit comme un métal ou une pierre, soumis aux intempéries. C'est la raison pour laquelle il vient toujours un moment où le fond de ses toiles – de ses forêts, de ses ruines – échappe à l'œil, s'en va ailleurs. La perspective dans la vision de Kiefer importe à l'intérieur du tableau le cadre qu'il abolit dehors, elle tient du roc et de la poussière. C'est la lune derrière un nuage. C'est le territoire des origines à la merci d'une bombe ou d'un pavot. « *Nous creusons dans le ciel une tombe où l'on n'est pas serré* », écrivait le poète juif roumain, en 1945, dans *Fugue de la mort*. Cette « *tombe dans le ciel* », Kiefer l'a saluée avec de la paille, des cheveux, de la cendre, du métal. Consacrant plus de la moitié de son temps à fabriquer des livres – « *à mi-chemin de la sculpture et du tableau* » – il recueille le temps, comme de la pluie, goutte à goutte, sous des draps de plâtre et de plomb. Sur les pages ouvertes, qu'il nous est donné de voir, la vie résiste à la mort en n'ayant plus d'âge. C'est peu dire que je comprends le « *désillusioniste* », c'est ainsi qu'il se décrit, quand il dit qu'il n'a jamais commencé une œuvre qu'à partir d'un choc et d'un constat d'impuissance. Il fallait les deux pour que sa force incline et penche du côté des perdants, au cœur brisé de la poésie.

ANSELM KIEFER de Daniel Arasse, *éditions du regard, 2012, 344 p.*

ANSELM KIEFER ET LA POÉSIE DE PAUL CELAN d'Andrea Lauterwein, *éditions du regard, 2006, 253 p.*

ANSELM KIEFER, STERTENFALL, incluant un entretien avec Pierre Assouline, *éditions du regard, 2007, 373 p.*

L'image du mois

Un livre d'abord, celui de Caecillia Pieri, sur Baghdad et son développement en ville moderne jusque dans les années 60. Sa riche iconographie faite de plus de 800 illustrations provient en grande partie du travail d'un photographe irakien : Latif Al-Ani. Né en 1932, Al-Ani est considéré comme le père de la photographie en Irak. Il a reçu le Prix Prince Claus fin 2015 et a été exposé par la fondation RUYA à la Biennale de Venise. Une grande partie de ses clichés, pris entre les années 50 et 70, sont conservés à Beyrouth, à la Fondation arabe pour l'image, une bonne partie de ses archives en Irak ayant été détruite au cours des deux dernières décennies. Ces images méticuleusement composées (dont des photographies aériennes, rares à l'époque) sont à voir de toute urgence. Elles nous racontent une ville et un pays dont on a dit qu'il était, pendant longtemps, le plus développé de tout le Proche-Orient. Avant de se perdre dans la dictature baassiste puis les tremblements qui ont suivi l'invasion étatsunienne.

ALEXANDRE MEDAWAR

BAGDAD : LA CONSTRUCTION D'UNE CAPITALE MODERNE (1914-1960) de Caecilia Pieri, *Presses de l'Ifpo, 2015, 448 p.*
https://ruyafoundation.org/en/2015/12/caecilia-pieri-latif-al-ani/

<- Al Aqida, High School, Baghdad, 1961. © Latif Al-Ani et la Fondation arabe pour l'image.

Agenda

Exposition sur Beyrouth au Musée Sursock
Le Musée Nicolas Sursock qui a rouvert ses portes accueille toujours l'exposition « Regards sur Beyrouth : 160 ans d'images » qui célèbre en peinture, photos et livres la ville de Beyrouth à travers un regard géo-historique couvrant la période de 1800 à 1960. Publié à cette occasion, un beau livre-catalogue est en vente à la boutique du Musée.

• • • • • • • • • • • •

Shakespeare au Festival Al-Bustan
2016 marquera les quatre cents ans de la mort de William Shakespeare. Du 16 février au 20 mars, le Festival Al-Bustan célèbrera cet anniversaire à travers un programme riche et varié comprenant des concerts ou spectacles inspirés des œuvres du grand dramaturge. Pour plus de renseignements : *albustanfestival.com*

Francophonie

Le XVIe Sommet de la Francophonie
À l'occasion de la 31e session de la Conférence ministérielle de la Francophonie qui s'est réunie en octobre passé à Erevan (Arménie), Madagascar, le pays hôte du XVIe Sommet de la Francophonie qui se déroulera du 15 au 20 novembre 2016, a présenté le thème général devant conduire à la proclamation de la Déclaration d'Antananarivo : « Croissance partagée et développement responsable : les conditions de la stabilité du monde et de l'espace francophone. » Le XVIe Sommet de la Francophonie se penchera également sur le défi énergétique et sur les vagues migratoires en provenance de l'Afrique et du Moyen-Orient. Il a choisi pour logo l'arbre du voyageur, « *ravinala* » en langue malgache, qui contient dans ses feuilles de l'eau pour se désaltérer. Le Liban y sera-t-il présent ? Au train où vont les choses, rien n'est moins sûr !

Actualité

Le Prix Mahfouz à Hassan Daoud

D.R.
L'écrivain libanais Hassan Daoud a reçu la médaille Naguib Mahfouz de la littérature pour son roman *La tariq ila al-janna* (*Pas de chemin vers le paradis*) paru chez Saqi à Beyrouth. Décerné par l'Université américaine du Caire, le prix comprend notamment la traduction de l'œuvre primée en anglais.

Revue

La Revue dessinée : la BD confrontée au monde

LA REVUE DESSINÉE, N° 10, *Futuropolis, 2015, 226 p.*

La tendance se fait sentir depuis plusieurs années : la BD investit de plus en plus le champ du réel. Si les années 90 ont propulsé l'autobiographie au rang d'un genre majeur du neuvième art, cette incursion dans le réel a, depuis, également mené beaucoup d'auteurs de fictions à tenter l'expérience de devenir, le temps d'un projet, témoins du monde, reporters, journalistes.

Souvenons-nous d'Étienne Davodeau et ses *Ignorants* (Futuropolis, 2011), ou Emmanuel Lepage embarquant sur les côtes des Terres australes et antarctiques françaises dans *Les Îles de la désolation* (Futuropolis, 2011), ou le marquant *Photographe* de Guibert, Lefevre et Lemercier, mêlant photographies et bande dessinée (Dupuis, 2003).

D'objet de fiction, la bande dessinée devient un outil pour communiquer le monde, et glisse au cœur des événements, dans ce mouvement merveilleusement décrit par l'écrivain Alessandro Baricco dans son essai sur la culture contemporaine *Les Barbares*, et qui pousse les livres à quitter petit à petit leur nature d'objets autonome et auto-suffisants, pour devenir des « *bande passantes* », faisant partie d'une expérience plus large du monde, d'un flot, et ne pouvant plus s'en détacher tout à fait.

C'est cette nature d'outil pertinent pour déchiffrer le monde réel, qui est consacré par le trimestriel *La Revue dessinée*, publication singulière dans le monde de la presse, exclusivement composée de reportages en BD.

Lancée en 2013 par le dessinateur Franck Bourgeron, *La Revue dessinée* sort aujourd'hui son dixième numéro. Un numéro qui dénote du soucis de varier les tons et les approches : On saute, au fil des pages, du témoignage poignant de policiers intervenus lors des attentats de janvier à Paris illustrés avec un réalisme photographique, à une enquête analytique au cœur de la folie des constructions de parcs d'attractions, mise en scène par un dessin léger et décalé, en passant par l'actualité scientifique (enjeux du réchauffement climatique), ou économique (négociations du Traité de libre-échange transatlantique) jouant de la mise en page pour mêler narration et didactisme.

Mais l'expérience la plus pertinente n'est-elle pas ce reportage sur l'affaire de la mort du Juge Borrel, ce magistrat français, dont les résultats d'enquête attestent un jour la thèse du suicide et un jour celle de l'assassinat ? Récit du journaliste David Servenay mis en bande dessinée par Thierry Martin, ces plus de 60 planches sont l'exemple de l'alchimie possible entre la BD et le journalisme : Thierry Martin use de tous les outils du raconteur : un dessin forgé par la narration de fiction, une richesse de mise en scène immersive, un jeu subtil de succession de narrateurs, tout en restant dans le ton de réserve propre aux comptes rendus journalistiques.

On ne boude pas le plaisir de redécouvrir à chaque page ce que des outils de narration dessinée peuvent apporter à l'info. Bien au-delà de la facilité de lecture, la BD, puisant dans sa tradition de fiction, propose une immersion qui n'a de cesse de ramener le ressenti à la surface des faits.

RALPH DOUMIT

Actu BD

Le 43e Festival d'Angoulême

D.R.
Le 43e Festival international de la bande dessinée d'Angoulême se tiendra du 28 au 31 janvier 2016. Au programme : une exposition hommage à l'œuvre de Katsuhiro Otomo, Grand Prix d'Angoulême 2015, organisée en partenariat avec Glénat. Pour l'occasion, une quarantaine d'auteurs de bande dessinée livreront chacun une création originale inspirée par Otomo et son œuvre, l'ensemble de ces contributions étant rassemblées dans un album collectif inédit. Une exposition sera également consacrée à l'œuvre de Morris pour les 70 ans de Lucky Luke et une autre à Hugo Pratt, intitulée « Rencontres et passages ».

• • • • • • • • • • • •

***Charlie Hebdo* se souvient**
Le numéro du 6 janvier 2016 de *Charlie Hebdo*, actuellement en vente, fera date : composé de 32 pages (au lieu de 16), il propose un cahier d'illustrations des dessinateurs tués (Charb, Honoré, Cabu, Wolinski, Tignous) dans l'attentat du 7 janvier 2015 et des messages de soutien de plusieurs personnalités. Ce numéro spécial a été tiré à près d'un million d'exemplaires.

Meilleures ventes du mois à la Librairie Antoine

	Auteur	Titre	Éditions
1	Charif Majdalani	**VILLA DES FEMMES**	*Seuil*
2	Mathias Énard	**BOUSSOLE**	*Actes Sud*
3	Robert Solé	**HÔTEL MAHRAJANE**	*Seuil*
4	Lamia Ziadé	**Ô NUIT, Ô MES YEUX !**	*P.O.L.*
5	Amal Makarem	**PARADIS INFERNAL**	*L'Orient des Livres*
6	Boualem Sansal	**2084 LA FIN DU MONDE**	*Gallimard*
7	Hedi Kaddour	**LES PRÉPONDÉRANTS**	*Gallimard*
8	Éric-Emmanuel Schmitt	**LA NUIT DE FEU**	*Albin Michel*
9	Delphine de Vigan	**D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE**	*J.-C. Lattès*
10	Jean-Marie Kassab	**LES YEUX D'ASTRID**	*Persée*

Adieu à...

Hoda Adib

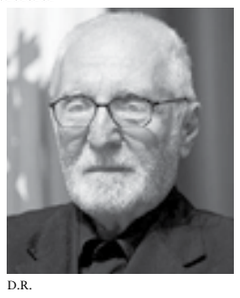
D.R.
Écrivaine et musicienne libano-anglaise née en 1943, Hoda Adib est l'auteur de nombreux ouvrages dont *L'Instinct distal* (préface de Bahjat Rizk), *L'Intempérie des mots aux sources anonymes* (préface de Salah Stétié) ou *De rhapsode au zajal* (préface de Tahar Ben Jelloun). Son dernier recueil de poèmes, intitulé *Pandémonium* et illustré par le poète Alain Tasso, est disponible aux éditions de la Revue phénicienne.

• • • • • • • • • • • •

Georges Asmar

D.R.
Georges Asmar fut un libraire très actif (il a fondé et dirigé la SORED) et un membre influent au sein du Syndicat des importateurs de livres au Liban. Ancien élève du Collège des Apôtres qui lui a récemment rendu un hommage mérité, personnage attachant et généreux, il fut l'un des piliers du scoutisme au Liban.

• • • • • • • • • • • •

Grégoire Haddad

D.R.
Né en 1924 à Souk el-Gharb, Grégoire Haddad est décédé le 23 décembre 2015 à l'âge de 91 ans. Ancien archevêque grec-catholique de Beyrouth et de Jbeil, il cofonda la revue culturelle *Afaq* (*Horizons*) et y publia une série d'articles sur la place de l'Église et le rôle du clergé – ce qui lui valut des attaques violentes. Surnommé « *l'évêque rouge* » ou « *l'évêque des pauvres* », il consacra toute sa vie au travail social et fut l'un des meilleurs promoteurs du dialogue islamo-chrétien. Il est l'auteur de plusieurs essais, dont *Libérer le Christ et l'Homme* et *Méditations spirituelles*.

• • • • • • • • • • • •

Camille Hechaïmé

D.R.
Père jésuite et grand érudit, Camille Hechaïmé est décédé le 3 décembre 2015. Ancien directeur de Dar el-Machreq, il nous laisse de nombreuses études savantes et plusieurs essais sur la langue arabe et les écrivains chrétiens.

• • • • • • • • • • • •

Alain Jouffroy
Le poète surréaliste Alain Jouffroy, prix Goncourt de la poésie en 2007, s'est éteint à Paris le 20 décembre à l'âge de 87 ans. Également romancier, essayiste, critique d'art, directeur de revue et éditeur, il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages. En 2005, une anthologie de ses poèmes est parue sous le titre *C'est aujourd'hui toujours (1947-1998)*.

• • • • • • • • • • • •

Édouard al-Kharrat
Romancier, nouvelliste, poète, critique et traducteur né en 1926 à Alexandrie d'une famille copte originaire de Haute-Egypte, Édouard al-Kharrat est l'auteur de plusieurs romans remarqués, traduits en français chez Julliard et Actes Sud : *Alexandrie, terre de safran* (1990), *Belles d'Alexandrie* (1997), *Les Pierres de Bobello* (1999) et *La Danse des passions* (1999).

• • • • • • • • • • • •

Denis Pietton

D.R.
Ambassadeur de France et président de l'Institut français, Denis Pietton vient de nous quitter à l'âge de 60 ans. Une grande perte pour la France, la francophonie et le Liban où il a accompli un travail remarquable et où il compte de nombreux amis.

Paula Jacques, plus cosmopolite qu'exilée

Paula Jaques est bien connue du grand public, elle qui est journaliste de radio depuis des années et qui produit et anime depuis 1999 le magazine culturel *Cosmopolitaine*, consacré au cinéma et aux littératures du monde sur France Inter les dimanches après-midi. Mais Paula Jacques est aussi une romancière de grand talent, auteur d'une dizaine de romans, prix Femina en 1991 pour *Déborah et les anges dissipés* publié au Mercure de France, et membre du jury de ce prix depuis 1996. Son dernier roman *Au moins il ne pleut pas* vient de paraître chez Stock. On y retrouve, comme dans beaucoup de ses romans, des sources d'inspiration autobiographique, et une thématique qu'elle arpente en romancière et en journaliste depuis des années, celle de l'exil, de la perte des mondes, de l'arrachement, de la résilience et la reconstruction de soi.

La thématique de l'exil est comme le fil rouge qui relie vos romans, mais elle est aussi celle des émissions qui vous animez à la radio depuis trois ans. Et l'on s'aperçoit ainsi du nombre impressionnant de grands écrivains qui sont concernés par cette question au point de se demander s'il n'y a pas un lien profond entre exil et écriture.

Il y a une posture de certains écrivains qui disent que l'écrivain est toujours en exil, qu'écrire c'est s'exiler du monde, c'est être à la marge. Je ne suis pas vraiment d'accord avec cette « banalisation » du thème. Car c'est l'une des caractéristiques du XXe siècle que d'avoir été traversé par des guerres et des violences – celles des deux guerres mondiales bien sûr, de la révolution russe et d'autres conflits encore – avec pour conséquence que le destin de beaucoup d'écrivains a été conditionné par l'exil. Et donc l'exil que j'aborde dans mes émissions, c'est l'arrachement à une terre, à une culture, à une langue, arrachement sans retour le plus souvent, et cet exil là est d'une autre nature que l'exil intérieur auquel certains font référence. L'œuvre de ces écrivains est donc soumise à ce destin douloureux, à cette blessure qui parfois les anéantit. L'exil est une expérience capitale dans la vie de quiconque et marque donc forcément le travail d'un l'écrivain qui puise sa substance dans ses émotions. Et les émotions qui accompagnent cette expérience-là sont violentes et profondes.

> « Le déracinement et la perte sont au cœur de mon travail »

Beckett, que vous avez abordé dans l'une de vos émissions et qui écrivait en français et en anglais, affirmait qu'il se déplaçait d'une langue à l'autre en fonction de la facilité relative qu'il éprouvait à écrire dans l'une ou l'autre langue. Il cherchait à se mettre en situation de difficulté, de non-familiarité, et pourrions-nous dire, d'exil dans la langue.

La langue d'un écrivain exilé et qui a dû apprendre une autre langue est toujours habitée par sa langue maternelle, par des émotions, des tournures, une musique qu'il transpose de sa langue maternelle à sa langue d'adoption. Beckett a dû apprendre le français, ce n'était pas sa langue maternelle. Et par ailleurs, Beckett est un homme d'avant-garde, il n'aime pas aller sur les terrains balisés, il adopte une posture de chercheur. Dans son cas, l'invention d'une langue sèche, pauvre, qui va droit à l'essentiel et parfois jusqu'à l'os, est d'une certaine façon une réponse au fait qu'il a été très proche du plus grand écrivain inventeur de langage du XXe siècle, James Joyce. Beckett s'est frayé un autre chemin dans la langue. L'exploration d'une langue est toujours une aventure enivrante et extraordinaire et certains écrivains font volontairement le choix d'une langue étrangère, même si cela n'est pas déterminé par leur situation d'exil, parce qu'ils éprouvent le besoin de faire l'expérience d'une certaine étrangeté du langage.

Et dans votre cas, diriez-vous que votre expérience de l'exil est l'expérience fondatrice qui détermine tous vos choix d'écrivain et de journaliste ?

Quand je quitte l'Égypte, j'ai neuf ans. Je suis déjà une petite fille qui lit beaucoup, dont la langue maternelle est le français et qui rêve de devenir écrivain. Si je

© Francesca Mantovani

n'avais pas été chassée de ce pays, quelle aurait été mon œuvre, je ne sais pas, je suis bien sûr incapable de le dire. Le désir d'écrire était là, mais il est évident que le fait que l'univers dans lequel je vivais s'est effondré et que c'était un aller sans retour, ont déterminé mes thèmes et mes personnages. Je n'ai pas la nostalgie de ce passé mais je ne peux m'empêcher d'être dans un état de sidération face à cette disparition. Et je crois que le destin de tous les écrivains est façonné par les émotions de l'enfance, c'est une matière inépuisable. En perdant l'Égypte, je n'ai pas seulement perdu mon pays, j'ai aussi perdu ma famille ; mon père est mort au moment où ses biens ont été confisqués, et j'ai été séparée de ma mère et de mes frères. J'ai perdu mon statut de petite fille dans une famille aisée et je suis devenue une orpheline qui n'avait plus rien. On peut d'ailleurs penser que c'est une chance pour un écrivain d'avoir été autant marqué par une expérience qui plonge dans ses premières années, parce que c'est une source d'inspiration qui ne se tarit jamais. Pour moi, ça n'arrête pas. Quand j'ai fini un livre, je me dis, c'est fini, j'ai épuisé le sujet, mais ça revient, ça prend d'autres formes.

Il y a donc une dimension autobiographique dans tous vos ouvrages ?

Oui et non parce que je parle très rarement de moi dans mes ouvrages. Ce que j'aime dans l'écriture, c'est raconter des histoires, inventer des personnages, créer des univers. Mon premier livre, *Lumière de l'œil*, est le seul à être autobiographique. J'y parle de ma vraie famille, de l'éclatement de cette famille, d'une jeune fille qui découvre qu'elle est capable d'inspirer de l'amour et de la dimension profondément bénéfique d'une telle expérience. Mais par la suite, le point de départ seul est autobiographique et je construis des fictions à partir de là. Dans *Gilda Stambouli souffre et se plaint*, je brode autour du personnage de ma mère, et je raconte la vie d'une grande bourgeoise qui a toujours eu des domestiques et qui est obligée de devenir gouvernante chez des Loubavitch, donc dans un milieu auquel elle ne comprend rien. Dans mon dernier roman, *Au moins il ne pleut pas*, je repars d'une expérience qui est la mienne, celle de mon arrivée en Israël avec mes frères, mais tout est inventé ; Lola et Solly, les deux enfants perdus arrivant sur une terre inconnue ; Ruth et Magda, les deux femmes rescapées des camps, toutes deux porteuses d'un secret, et qui les hébergent ; les habitants du quartier de Wadi Salib à Haïfa, et toutes les péripéties de cette installation si difficile, dans un pays qui est en train de se construire et où l'on n'a pas le temps de faire du sentiment. C'est une histoire de survivants.

C'est en effet intéressant de découvrir que le fait d'être un « survivant » est frappé de suspicion à cette époque-là.

Oui, on sait peu combien les survivants des camps font l'objet de doute. C'est une époque où l'on n'a rien à faire avec la nostalgie et la mollesse. On veut construire un avenir radieux. Ceux qui ne sont pas morts sont observés avec méfiance et de toute façon, on parle très peu de l'expérience des camps jusqu'au procès d'Eichmann. On traite les survivants de « *savonim* », c'est-à-dire de lâches. La pensée sous-jacente, c'est qu'ils sont coupables de s'être laissés prendre, et que dans les camps, ils ont fait des choses pas nettes pour s'en sortir.

> « Ce sont toujours des personnages ambivalents et complexes qui inspirent mes livres. Je serais incapable de mettre en scène des héros. »

Comment faut-il comprendre le titre que vous avez choisi pour ce roman ?

C'est de l'humour juif, de l'humour désespéré. Comme qui dirait : « *J'ai perdu mon boulot, ma femme m'a quitté, j'ai le cancer, mais au moins, il ne pleut pas.* » Les deux enfants vont réussir à rester ensemble et c'est l'essentiel. L'idée dont ce titre est porteur est qu'il faut se réjouir parce qu'on a vu pire.

Peut-on y voir un acte de foi dans la vie ?

Oui, bien sûr. J'ai tant d'amour pour les personnes qui ont cette farouche énergie, ce farouche amour de la vie, quelles que soient leurs difficultés ou les zones d'ombre de leur personnalité. Ce sont toujours des personnages ambivalents et complexes qui inspirent mes livres. Je serais incapable de mettre en scène des héros.

À propos de vos personnages, vous les évoquez dans un entretien en disant qu'ils vous parlent, qu'ils frappent à votre porte. Est-ce exact ? Ils s'imposent donc à vous ?

Oui, c'est tout à fait ça, je vis sous influence. Il n'y a que ça qui compte dans ma vie et je suis toujours en train de travailler. Je vais entendre un mot et me dire, mais oui, c'est le mot qu'il me faut et que je vais mettre dans la bouche de tel personnage. Je suis comme sur une île avec mes personnages. Ils me parlent, je leur réponds et parfois à voix haute. Quand j'ai terminé un livre, je traverse deux ou trois semaines de déprime, puis un nouveau projet émerge et je m'y remets. Je pense souvent à George Sand qui terminait un livre à minuit et en commençait un nouveau le lendemain matin.

Évoquons pour finir votre émission de radio qui, ce n'est pas étonnant, s'appelle* Cosmopolitaine. *Le cosmopolitisme, est-ce la valeur que vous défendez depuis toujours ?

J'ai toujours pensé que le cinéma et la littérature des autres pays avaient beaucoup à nous apprendre sur la marche du monde. J'ai donc imaginé dès le départ une émission dans laquelle on n'inviterait que des étrangers, en provenance de tous les pays. Jean-Luc Hess a manifesté son adhésion immédiate et voilà, j'y suis toujours, c'est la seizième année. L'émission fédère une énorme audience, 530 000 auditeurs, dont beaucoup sont des fidèles qui me suivent depuis toujours. C'est ma façon de répondre au racisme et à la xénophobie, en donnant la parole aux esprits les plus brillants du monde entier.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

AU MOINS IL NE PLEUT PAS de Paula Jacques, *Stock, 2015, 360 p.*

Coup de cœur

MATRIOCHKA OU L'ART DE S'ÉVIDER de Valérie Cachard, *éditions Antoine, 2015, 53 p.*

À l'intérieur des poupées russes

Valérie Cachard, nous livre un texte poignant par son acuité émotionnelle ; fils d'un soliloque prononcé par une femme dont les expériences de vie sont enchâssées l'une dans l'autre…

Matriochka ou l'art de s'évider est un discours éclaté qui s'effiloche sur une cinquantaine de pages et où l'instinct féminin se régénère continuellement et avec une vigueur prodigieuse comme dans une parthénogenèse. Entre la poupée et la femme, les frontières s'estompent. La poupée personnifiée devient femme et portera en elle, en guise de progénitures, le monologue – paradoxalement polyphonique – d'une seule femme : enfant, Barbie et poupée russe. Les soucis prégnants qui traversent cette œuvre au style aérien, simple et accessible sont ceux de chaque femme :

© Myriam Boulos

la grossesse, la postérité, l'amour, la transmission de traditions de mère en fille et le tout se conjugue, à certains moments, avec un lyrisme saisissant et se lit au prisme d'une expérience personnelle ; d'où les résonances autobiographiques de cette œuvre, mise en scène par Valérie Vincent, au théâtre Monnot de Beyrouth, l'été dernier.

L'univers ludique fond dans le discours réaliste qu'adopte Valérie Cachard dans son œuvre. Les poupées meublent son texte et lui confèrent une dimension infantile servant de tribune pour diffuser les réflexions d'une femme mûre qui se remémore les affres de la guerre civile. Elle s'exprime souvent par le biais de la première personne du pluriel pour mettre en exergue la relation fusionnelle avec ses poupées : « *Nous avons grandi ensemble. Nous avons appris l'arabe ensemble. Nous avons fui les bombes ensemble, toujours vers le Nord.* » La poupée est personnifiée et possède une âme qu'elle perdra pendant la guerre : « *Son âme de poupée, qui avait dû fuir par le trou laissé par la jambe, avait remporté le sourire avec elle.* » Le registre pathologique est celui de toute une génération d'enfants libanais n'ayant pour échappatoire qu'une histoire de poupées. L'univers de violence qui pesait lourd pendant les longues années de guerre, Valérie Cachard nous le dépeint avec l'insouciance d'une enfant et avec des accents tantôt comiques et tantôt sinistres. Le rocambolesque se prononce au niveau du détournement du dilemme de Hamlet, par exemple : « *To be or not to be* » qui se mue en « *dilemme féminin* », aux dires de l'auteur : « *Peut-être faut-il se demander si grossir ou ne pas grossir n'est pas la question.* »

L'enjeu de l'œuvre de Valérie Cachard est avant tout féministe. Elle brise les stéréotypes qui enserrent la femme de leur étau comme avoir des enfants et garder une silhouette de Barbie. Pour elle, une femme est intrinsèquement fertile ; son bébé est bel et bien sa vie, ses succès et sa créativité : « *Quand une femme a le ventre vide, c'est qu'elle a certainement mis l'enfant ailleurs.* » La matrice, est la féminité d'après Cachard : « *La femme va à l'encontre de l'homme en cherchant l'enfant.* » Cet enfant, toutes les femmes l'ont, à l'instar de la poupée russe bien enfouie en elles. C'est leur trésor matriciel trouvé après de multiples introspections dans l'univers stratifié d'une Matriochka… d'une femme tout simplement.

Maya KHADRA

La Bibliothèque

Demian de Hermann Hesse

À quoi cela sert-il de faire le chemin seul si le monde autour de moi demeure en dehors du chemin ? Ne pas se le demander, dire je tout simplement. Emprunter la voie, avancer en tâtonnant, et peut-être, parvenir à soi-même.

La route d'Émile Sinclair, pseudonyme sous lequel Hesse signe son récit, commence à l'âge de dix ans. Il grandit selon une éducation luthérienne qui repose sur une limite opaque entre deux principes, le pur et l'impur, l'ordre et le chaos. Un jour Émile ose s'aventurer dans la zone défendue, il va jusqu'à s'inventer une histoire de brigands en se vantant d'avoir dérobé, de nuit, des reinettes dans un jardin. Le résultat en est invariablement la chute de l'Éden. Or la faute du garçon n'est pas tant son mensonge ni même son contact avec l'autre monde que le sentiment de supériorité à l'égard de son père, qui reste dans l'ignorance et le réprimande à cause de ses souliers mouillés au lieu de percevoir le délit véritable. Pareil à Prométhée qui veut savoir plus que Zeus, à Lucifer qui s'enorgueillit, Émile s'exclut lui-même du cercle pieux de sa famille, « *la grâce était sur eux* », pas sur lui. Il s'agit désormais de concilier avec cette nouvelle donnée : la part obscure existe et elle réside en moi aussi ! Impossible de la supprimer une fois qu'on s'est mis à penser.

> « Il faut toujours questionner, toujours douter. »

Demian, qui apparaît à ce moment charnière de la vie de Sinclair, se chargera de la lui révéler, et d'abord, en l'affranchissant de la peur, qui vient généralement de ce qu'on autorise autrui à « *exercer un certain pouvoir sur soi* ». Il lui montre ensuite que des deux larrons sur le Golgotha le repenti pleurnichard est indigne de confiance alors que le blasphémateur fait preuve

D.R.

de caractère. Sinclair découvre en sursautant que le mal n'est donc pas nécessairement là où l'on croit, qu'il ne s'oppose pas aussi nettement au bien. Avec Demian, tout est exaltation, audace, mais en même temps, interrogation, inquiétude : « *Il faut toujours questionner, toujours douter.* »

Le charisme de Demian, qui vole d'ailleurs le titre au narrateur, tient à sa faculté de voir ce que les autres ne voient pas, à ce troisième œil qui transperce, démasque la vérité profonde par-delà les apparences. Assis en classe devant, puis à côté de Sinclair, il reconnaît en lui le signe de Caïn, autrement dit la marque distinctive qui le voue à la destinée périlleuse et palpitante de la différence. Tellement risquée parfois que la plupart d'entre nous « *renoncent si volontiers au vol et préfèrent cheminer sur le trottoir, en obéissant sagement à la loi* ».

Habité par cet étranger « *de pierre, animal, beau et froid* », Sinclair se surprend, alors qu'il dessinait le visage de sa Béatrice chérie, rencontrée dans un parc, en train de tracer une autre image, une réminiscence : la figure de Demian. Lentement, inéluctablement, son pinceau a glissé vers le garçon, le féminin se confond avec le masculin, le désir indéterminé de l'adolescent craint encore de se fixer sur l'un ou l'autre des deux sexes. Car on ne peut se décider sans perdre sa part d'enfant, sans s'emprisonner dans l'âge adulte et univoque. L'icône peinte et fantasmée ressemble, par sa circularité et sa bipolarité, à un mandala qui contient la totalité de l'univers, la double mélodie, le son et le contre-son, le sombre et le lumineux. Le geste artistique rallie les contraires et l'imagination formelle du dessinateur permet de recréer, « *sans modèle* », la matrice, la fraîcheur natale à laquelle aspire le rêveur.

Sinclair peut maintenant traverser le seuil qui se trouve au bout de son parcours. Il se rend chez la mère Demian, une Ève sans ride, qui porte elle aussi le signe sur son large front royal. Il pense avoir atteint son but et elle le corrige aussitôt : « *Jamais on n'arrive à la maison, mais, là où des chemins se rencontrent, on a l'impression passagère que le monde entier est transformé en patrie.* » On se console d'intégrer enfin le *bund* où se retrouvent tous ceux qui, sans rompre avec la solitude, adhèrent à l'invisible, les éveillés qui recherchent l'Orient, la terre promise, la merveille des âmes, le partout et le nulle part, l'unification de tous les temps. La maison renvoie aussi au royaume des mères qui se reconnaît du plus loin que l'on se souvienne ou que l'on revienne. Ève incarne l'archétype de l'animée, de la vivante éternellement jeune dont on est heureux de boire la voix et de respirer la présence, comme si on retournait à l'origine de toute chose, puisque toute création naît d'un centre, tout chemin passe tout près du sien. Métaphore du cénacle des éclairés ou du sein maternel, la maison représente surtout la retraite intérieure. Sinclair quitte le nid de ses parents pour s'envoler, à l'instar de l'oiseau de ses rêves qu'il voit se dégager de l'œuf, et accomplir sa propre destinée, non une destinée quelconque. Pétrie de boue et d'étoiles, indivise, comme la consanguinité du débauché et du mystique, du divin et du démoniaque, de l'écrivain et du lecteur, eux aussi confondus sur la mer dans laquelle on descend, tout au fond de soi-même, la seule mer riche en joies.

Gérard BEJJANI

Youssef Bazzi : une poésie politique non militante

« Rester fidèle à ma conception de la poésie tout en écrivant sur un sujet politique par excellence, tel est le défi que j'ai essayé de relever », affirme Youssef Bazzi à propos de son dernier recueil de poèmes *Dans la bouche du corbeau*.

Le rapport de Bazzi à la politique, tumultueux, date de longtemps. Né en 1966, ce poète qui vient de publier son cinquième recueil fut, entre l'âge de quatorze et dix-neuf ans, un combattant qui prit part à des batailles sanglantes durant la guerre civile libanaise. Il a tiré de cette expérience un court récit autobiographique, *Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri* (traduit en français par Mathias Énard), dans lequel il relate ses années d'apprentissage, vécues au milieu des tueries et de la crasse, de l'alcool et de la drogue, dans un style sec et brutal, sans émotion ni enjolivure. C'est durant cette période qu'il découvre la poésie. Plus tard, devenu journaliste, il dirige le supplément culturel *Nawafez* du quotidien *al-Mustaqbal* jusqu'à sa fermeture toute récente. Soutenant farouchement la révolution syrienne, il a ouvert les pages de ce supplément à nombre d'écrivains et de militants syriens.

Concernant la dimension fortement politique de son nouveau recueil, Bazzi explique que sa poésie n'a jamais été solipsiste. Il affirme qu'il avait toujours tenté, dans ses poèmes antérieurs, de mettre en relation sa vie quotidienne, son intériorité et sa propre vision du monde avec la réalité extérieure, avec un temps et un lieu concrets ; c'était en quelque sorte la biographie d'un « moi » en communication permanente avec un « nous » collectif qui le dépasse. « *Mais aux lendemains des bouleversements ayant déferlé sur le Liban en 2005, la politique s'est violemment infiltrée dans nos vies quotidiennes* », dit-il. Il poursuit : « *Nous nous endormions et nous réveillions en regardant la diffusion en direct d'événements énormes qui excédaient parfois notre capacité de compréhension ; je m'étais alors très nettement rendu compte que ma poésie devrait répondre à ma transformation personnelle, à mon retour à l'engagement politique.* »

D.R.

Cette récente « politisation » de la poésie de Bazzi est cependant aux antipodes de ce qu'on désigne communément par littérature engagée. Loin de tout militantisme et déclamation oratoire vide, de toute idéologie au sens restreint du terme – choses qu'il déclare vouloir absolument éviter dans la poésie parce qu'elles la dégradent et la font déchoir au rang de la prédication –, l'écriture de Bazzi retrace un destin collectif sanglant, regorgeant de catastrophes et de tragédies. Mais ce destin d'une société est toujours vu à travers une conscience individuelle, celle d'un poète à la sensibilité macabre, qui allie constamment des descriptions réalistes et cruelles à des images et des métaphores fantastiques. Et lorsqu'il décide de se confronter aux soulèvements arabes et, plus spécifiquement, à la révolution syrienne, un grand souffle épique traverse alors ses poèmes, sans pourtant effacer une sorte de lyrisme désespéré et furieux.

Bazzi précise que l'un des plus anciens textes de ce recueil est en étroit rapport avec le 14 mars 2005 et ce qui s'est ensuivi, ajoutant qu'il avait demeuré hésitant après cette première tentative d'écriture sur un sujet politique, jusqu'à l'avènement d'un bouleversement beaucoup plus grandiose : le Printemps arabe et ses révolutions. « *La prétention de rendre compte, par la littérature, de ce que nous avons alors observé et vécu est équivalente à de l'insanité* », affirme-t-il. Mais il clarifie : « *J'ai essayé non pas de dire le sens de ces révolutions, ce que personne n'est en mesure de faire, mais de parler de mon expérience et de mes émotions face à de tels événements.* »

La dernière partie du recueil est beaucoup plus intime : cinq courts poèmes sur des quartiers où Bazzi a vécu. Sa description les dévoile comme des lieux de déchéance, comme si une violence, à peine camouflée, pouvait à tout moment y surgir. « *C'est surtout le cas de Beyrouth, ville débordante d'énergie, mais continuellement marquée par son passé violent* », affirme-t-il. En effet, même les échappées les plus lyriques de Bazzi sont toujours ancrées dans un réalisme brutal qui nous rappelle constamment cette vérité sur laquelle il conclut : « *Les endroits que nous habitons ne sont jamais dépourvus des traces de la mort.* »

TAREK ABI SAMRA

FI FAM EL-GHURAB (DANS LA BOUCHE DU CORBEAU) de Youssef Bazzi, *éditions Riad el-Rayyes, 2015, 80 p.*

Gérard Bejjani, de chair et d'os

POUSSES de Gérard Bejjani, *L'Harmattan, 2015, 60 p.*
GLACES de Gérard Bejjani, *L'Harmattan, 2015, 65 p.*

La poésie de Gérard Bejjani se lit à haute voix comme elle s'est sans doute écrite : dictée dans le palais, elle a passé la caresse des lèvres ; elle s'est articulée autour de la langue qui s'est enroulée autour de puissantes assonances et allitérations qui l'ont mise au monde. Des sonorités sophistiquées et élégantes, des musicalités ardentes. Des reprises rythment le poème, sortes de refrains qui le charpentent : (« *Il me manque tant…* », « *Insensiblement…* », « *J'ai peu de temps à rêver encore* »). On entend aisément le poète dire ses textes en les écrivant, réciter « *l'asphalte malade* ». « *Les pluies qui bruissent* ». « *Des frôlements étouffés* », « *Tes psaumes sur nos épaules* »… On entend le poète parler à tu, à toi : « *Tu t'imagines souvent…* », « *Ne tourne plus la page…* », « *Je cherche encore/ rien que l'ombre/ de ta lumière* ».

C'est le premier plaisir paradoxal de ce recueil : une poésie de l'oralité et en même temps une écriture dont l'ordonnance est finement ciselée, avec une précision d'orfèvre.

La poésie de Gérard Bejjani est pourtant parfois non pas hermétique mais secrète… Elle procède pourtant de mots simples et sensuels, des mots le plus souvent à portée de main. Des mots tangibles, en chair et en os. Aucun ou peu de mots du champ spirituel. Pourtant, certains poèmes demeurent malgré tout sibyllins, comme fermés sur eux-mêmes. Et c'est la seconde intrigue de ce recueil : d'un côté, une intimité certaine, révélée avec une courageuse audace : « *Si je suis une fille enfermée dans un homme* », « *Je ne sais plus qui j'aime/ si c'est l'homme, si c'est la femme* », et de l'autre, le véritable enjeu de certains textes demeure voilé, dans l'ombre.

Ce clair-obscur n'est pas partagé par les toiles du peintre Maroun Hakim qui éclatent en couleurs en une magnifique palette de grand jour. *Pousses* reproduit vingt-quatre toiles datées pour la plupart de 2014 tandis que *Glaces* en compte vingt-trois. Avec un tel nombre d'œuvres, il ne peut s'agir que d'une exposition 2015 du peintre, les pages de ces recueils devenant cimaises.

D.R.

Les thèmes récurrents de la poésie de Bejjani sont familiers. L'enfance, « *Je n'en peux plus de grandir* », l'absence, « *depuis qu'elle est partie dans le silence d'octobre* », « *Le bruit de ma mère* », « *Dans la baie féconde, sous un ciel en avance, je t'ai embrassée grand-mère/ pour la dernière fois* », l'amour, « *Tes prunelles miroitant de colombes* », les saisons, le printemps dans *Pousses*, « *Dis-moi, avril/ Si le printemps revient toujours* », l'hiver dans *Glaces*, « *Ne t'inquiète pas mon amour, le soleil revient* » et la maison « *sans murs* », la maison « *aux bras pelés* », à « *la vitre embuée de givre et de silence* », celle dont le charme est « *la porte transparente* », la maison de ses parents « *qu'on ne vend pas* », celle qu'il regrette de n'avoir plus « *là-bas sur la colline* ». Enfin, le poète, « *Son tricot de laine/ usé de rides et de chagrins* », ce « *voyageur pour elle* », celui qui « *touche le poème* » et y reste seul, « *sans quai, sans rive, sans mémoire* ».

ANTOINE BOULAD

Joyeux anniversaire Sylvia !

BIRTHDAY LETTERS de Ted Hughes, traduit de l'anglais et préfacé par Sylvie Doizelet, *Poésie/Gallimard, 2015 (première parution en 2002), 288 p.*

Birthday Letters laisse transparaître ce que Hugues a dû développer de ressources affectives et mentales pour coexister avec la présence puis l'absence de Sylvia Plath. Les démons de la jeune femme : la mort jamais dépassée d'un père adoré, ses continents inextricablement noirs d'écriture, sa passion tourmentée avec Hugues, l'utopie d'une vie familiale avec leurs deux enfants ; ces démons débordent d'elle et envahissent Ted Hugues. Il ploie sous les difficultés et les culpabilités diverses dont celles d'échouer à percevoir les signes précurseurs des descentes aux enfers de Sylvia, puis de les observer impuissant, et enfin de s'en détourner. Des expériences auxquelles le style épuré, l'hermétisme des figures évoquées, le rythme intimiste de la voix du poète, confèrent une dimension mythologique, voire ésotérique selon certains critiques. « *Un grand oiseau –toi/ A fait irruption, ton enthousiasme pour plumage/ Ton exaltation délirante. Une tension bleutée + Cobalt fluorescent, le flamboiement d'une aura.* / (…) *Sous son dôme de verre, derrière ses yeux,/ Ton Oiseau de Panique n'était pas empaillé. Il paraissait en quête/ De quelque chose, tu ne savais pas quoi. Je le devinais/ Dérouté par le verre, ce mur invisible./ Un gecko de zoo collé contre le néant,/ Avec toute la vie battant dans sa gorge,/ Comme s'il se tenait sur l'éther.../ Tu m'as tout raconté/ Sauf le conte de fées. Pas à pas/ Je suis descendu dans le sommeil/ Dont tu essayais de te réveiller.* »

Sylvia Plath et Ted Hughes pendant leur lune de miel / D.R.

Événement sans précédent dans l'histoire éditoriale de la poésie, *Birthday Letters* se vend à plus de cinq cent mille exemplaires à sa parution en 1998. Si Ted Hugues est considéré comme l'un des plus grands poètes anglais du XXe siècle, ce succès est en partie tributaire du fait que *Birthday Letters* reste perçu comme sa réponse aux virulentes critiques féministes qui le tiennent responsable du suicide de son épouse. Ces 88 lettres adressées à l'aimée disparue rompent, quelques mois avant la mort de Hugues, un long silence obstiné. Au fil des lettres, tout se passe comme si le poète ne cherchant plus vainement à s'affranchir du halo obsédant de Plath, en fait sa matière poétique même.

« *Chacun de nous/ Sécrétant un venin spécial empoisonnant l'âme de l'autre,/ Chacun de nous était un pieu/ Qui empalait l'autre.* »

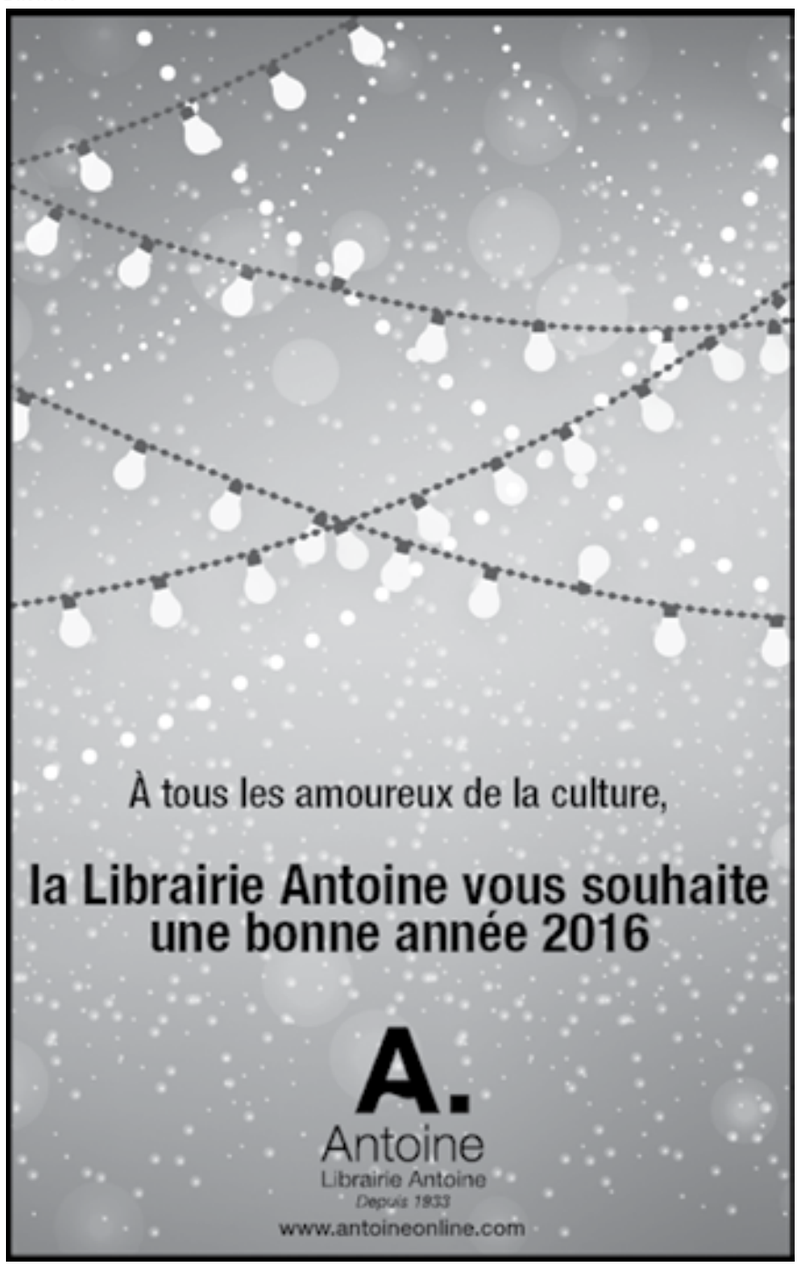
« *Je m'accrochais à toi, me nourrissais de toi – drogué, chargé/ De tes cauchemars et de tes terreurs./ À l'intérieur de ta Cloche de Détresse,/ J'étais comme un nain dans ton globe oculaire.* »

Birthday Letters se dévide en une introspection systématisée, faite de questions et d'hypothèses censées exorciser la stupeur et l'emprise dans lesquelles la rencontre avec Plath puis sa disparition jettent Hugues. Les poèmes examinent l'énigme : de l'amour, du souvenir, de la dépression, du Minotaure délirant dans le labyrinthe de l'écriture, de la récurrence des signes, du présent ravagé par le passé et endeuillé d'ores et déjà par un futur impossible, du sursaut qui vous fait déguerpir lorsque rôde la mort. Faisant écho par un essaim encodé de symboles à l'univers poétique de Plath, *Birthday Letters* trace un aveu : somptueux mausolée, souvent troublant poème.

« *Tu étais comme une fanatique religieuse/ Privée de dieu, incapable de prier./ Tu voulais être écrivaine./ écrire ? Qu'est-ce qui, en toi,/ Devait conter son histoire ?/ Le récit qui doit être raconté,/ C'est lui le Dieu de l'écrivain, à voix très basse/ Il réveille la nuit : "Écris"./ Écris quoi ?* (…) *Alors tu t'es mise à écrire, pleine de rage, en larmes,/ Ta joie comme une transe, une danse/ dans la fumée dans les flammes./ "Dieu parle à travers moi", m'as-tu dit./ "Ne dis pas cela !", Ne dis pas cela ;* / (…) *J'ai regardé. Tout a été consumé/ Dans les flammes de ton sacrifice/ Qui ont fini par s'emparer de toi, et t'ont fait disparaître, exploser/ Dans les flammes/ De l'histoire de ton Dieu/ Qui t'a enlacée/ Avec Papa et Maman./ Dieu aztèque, Dieu de la Forêt Noire,/ Ton Dieu du Chagrin qui ne parle pas.* »

R.B.

Publicité



Violentes accalmies

Les poèmes de Cécile Guivarch avancent en une danse invisible, tiraillés entre leur tendance à l'élévation et une gravité qui affleure à l'ensevelissement.

S'IL EXISTE DES FLEURS de Cécile Guivarch, *L'Arbre à paroles, 2015, 110 p.*

D.R.

S'il existe des fleurs. Le titre aux tons lyriques et sucrés révèle néanmoins une voix sobre exprimant fidèlement ce que lui dicte le regard. Un regard sensible aux mouvements visibles et invisibles. Dans la simplicité des vers une inquiétude ronge l'âme. Une tristesse se décante. Le poème s'égrène sans masques.

« *la terre prend quelque chose/ que nous cherchons encore/ la remuer pour remonter le meilleur* ».
« *un ruisseau coule au fond des corps/ les traverse de bas en haut/ l'eau se teinte à mesure* ».

La voix poétique qui domine les morceaux de *S'il existe des fleurs* a le silence pâle du calme après la tempête – déchainement des éléments, chasse impitoyable, guerre rageuse. Dans cette accalmie, la peur persiste, ainsi qu'un espoir solide et éveillé : une victoire sur le noir est possible et coexiste avec la fatalité de savoir la mort imminente. Emprisonnés, bombardés, déportés, inondés, expulsés, apatrides, destitués, assassinés, emportés, avalés ou cloués sont celles et ceux dont Cécile Guivarch narre la décomposition.

Omniprésences de l'eau et du ciel sont linceuls ouverts pour tant de cadavres. Omniprésence de la catastrophe. La violence des hommes, la douleur qu'ils infligent et suscitent, apparaissent comme fondues dans un équilibre innocent avec la nature tour à tour bienveillante ou foudroyante. À l'heure où ce qui fait l'humain devient une nébuleuse que ne sonde aucune lumière, oiseaux, animaux, arbres, fleurs et hommes se tiennent dans une proximité solennelle.

« *les animaux courent devant/ pour ne pas être tués/ aussi des hommes/ courent autant/ ils restent chauds/ après leur dernier souffle* ».
« *les morts s'accrochent les uns aux autres/ partagent la ténacité d'arracher leurs poumons à l'air/ pour se taire tout à fait* ».

Une poussée qui est une sorte d'effort continu, tendue entre un élan ascendant et une chute grave et profonde. Baignant dans un halo de douceur, telle est l'écriture de Cécile Guivarch dans *S'il existe des fleurs*. Quoique de puissance et de résonance inégales, ses poèmes impriment dans l'esprit du lecteur un mouvement s'apparentant à la danse. Cette danse reste calme et invisible. Elle porte le recueil de bout en bout dans une pudeur qui persiste.

RITTA BADDOURA

Poème d'ici

d'OLIVIA ÉLIAS

D.R.

Olivia Élias, poète, est née à Haïfa. Son parcours est emblématique de celui de plusieurs membres de la diaspora palestinienne. Elle a vécu à Beyrouth, où sa famille s'était réfugiée, ainsi qu'à Montréal où elle a effectué ses études universitaires et enseigné les sciences économiques. Olivia Élias a toujours écrit sans toutefois publier. Elle franchit le pas, en mai 2013, en éditant à compte d'auteur son premier recueil de poèmes, *Je suis de cette bande de sable*. En février 2015 paraît *L'Espoir pour seule protection*, publié par les éditions AlfaBarre avec une préface de Philippe Tancelin, poète et directeur de la collection « Les poètes des cinq continents » de L'Harmattan. Olivia Élias réside depuis le début des années 1980 à Paris.

L'avenir est un rêve

Lorsque la nuit tombe et que nous dormons
des hommes et des femmes se lèvent furtivement

L'avenir est un rêve qui galope devant eux
son halo lumineux éclaire la nuit sauvage

Vague après vague ils avancent serrant sur leur poitrine
leur fardeau précieux d'enfants

Pas après pas ils labourent les terres d'Europe
les marécages les chemins écartés

Ils voyagent entassés dans des camions frigorifiés
zigzaguent entre les fosses de Méditerranée

Familiers de l'enfer ils avancent avec la mort pour compagne
les matraques et les loups à tous les carrefours

C'est la fin de l'été les oiseaux se rassemblent
eux remontent vers le Nord

Implorant le Ciel de les mener à bon port là où les attend
ce rêve qui galope devant eux

Ce rêve d'une vie belle qui un jour les a visités
et ne les a plus jamais quitté

Poème du petit matin

Auprès de qui trouver consolation ?
Il semble qu'il n'y ait plus
que le chant des oiseaux

L'enfant tourne le dos au langage
des hommes Il s'inscrit à l'école
des tourterelles

Aux balcons populaires
les pinsons enchantent
les jours et les nuits

Regards sur la psychiatrie au Liban

Dr Sami Richa explore l'univers des maladies mentales au Liban au croisement de disciplines plurielles : la médecine, l'histoire, le droit, la sociologie. Un ouvrage à la fois érudit et accessible, stimulant et émouvant.

LA PSYCHIATRIE AU LIBAN. UNE HISTOIRE, UN REGARD de Sami Richa, *éditions Dergham, 2015, 352 p.*

Theophilus Waldmeier et son équipe à Asfourié en 1907

La psychiatrie s'implante au Liban en 1900 quand le pasteur suisse Théophile Waldmeier fonde le Lebanon Hospital for Mental Diseases, plus connu sous son nom d'asile de Asfourié. Aux traitements « traditionnels » – essentiellement l'enchaînement du « *fou* » pour chasser le démon supposé l'habiter – se substituent des thérapies modernes, de plus en plus spécifiques, fondées sur l'introduction croissante de la médicalisation des soins. L'établissement accueille 23 patients en 1901, 96 en 1911, et 1285 en 1960, des hommes et des femmes, des Libanais de toutes confessions, et une proportion non négligeable de Syriens et de Palestiniens ; fortement endetté, l'institution ferme ses portes en 1973. L'autre œuvre pionnière dans le domaine est l'hôpital de la Croix fondé par Jacques Haddad, Abouna Yaacoub, déclaré bienheureux par l'Église catholique en 2008. Ouvert en 1919, il se transforme en 1937 en asile pour vieux prêtres, invalides et personnes démunies et/ou « agitées » dont les familles et la société ne savent que faire. À la demande du ministre de la Santé de l'époque, il devient hôpital psychiatrique en 1951. Les neuroleptiques y sont alors introduits dans les soins aux malades, quasiment en même temps qu'en France ou aux États-Unis ; s'ils ne viennent pas à bout des pathologies les plus graves et les plus fréquentes, à commencer par la schizophrénie, ils permettent des avancées certaines et même pour quelques psychoses des guérisons jadis impensables.

Avec ses 1000 lits, l'hôpital de la Croix constitue encore aujourd'hui le plus grand centre de soins pour maladies mentales et nerveuses au Liban, qui compte également deux autres institutions spécialisées : l'Asile de vieillards islamique, ouvert en 1954, et Dar al-Fanar, à Zahrani, fondé par Dr Abdel Rahman Labban en 1964. Signe de la reconnaissance croissante de la psychiatrie en tant que savoir scientifique autonome, les grands hôpitaux généraux se dotent d'un service spécialisé et la psychiatrie figure désormais dans le cursus des écoles de médecine au Liban. L'on y compte actuellement près de 70 psychiatres, nombre d'ailleurs fort insuffisant quand comparé à la taille de la population. À la loi ottomane sur les « *asiles de fous* » s'est rajoutée en 1983 une loi sur « *les soins, le traitement et la protection des malades mentaux* », très floue cependant sur les droits des patients, les cas et conditions d'hospitalisation… Ces considérations légales et éthiques sont centrales quand on en vient aux maladies mentales, également définies comme des « *pathologies de la liberté* », qui bousculent l'ordre médical, voire moral quand on sait que le malade schizophrène par exemple ne sollicite aucune aide thérapeutique.

Au fil de sa rétrospective, l'ouvrage interroge ainsi les enjeux pluriels auxquels renvoie la psychiatrie en général et au Liban en particulier. S'il permet de mesurer le chemin immense parcouru depuis le début du siècle dernier grâce aux médecins et autres membres du personnel soignant qui se sont distingués par leur dévouement dans des conditions de travail difficiles et peu gratifiantes socialement, il dresse aussi un constat alarmant : le combat contre l'imaginaire collectif avec ses représentations stéréotypées de la « norme » et de l'anormalité est loin d'être gagné. La psychiatrie au Liban pâtit encore de problèmes majeurs, interdépendants : l'absence d'une politique de santé mentale, l'état embryonnaire de la recherche et l'accès aux soins. Œuvre scientifique foisonnante, devoir de mémoire à l'égard des pères fondateurs, l'ouvrage est aussi et surtout un appel vibrant au droit à la dignité pour tous, y compris pour les personnes de plus en plus nombreuses qui souffrent de « maladies mentales ».

Carla EDDÉ

La politique étrangère du Hamas

LE HAMAS ET LE MONDE de Leila Seurat, préface de Bertrand Badie, *CNRS éditions, 2015, 344 p.*

Dans son ouvrage *Le Hamas et le monde*, Leila Seurat nous présente l'évolution de la politique étrangère du mouvement islamique palestinien depuis 2006. Elle démontre que, contrairement aux recherches selon lesquelles l'action politique du Hamas serait guidée par une idéologie, sa politique étrangère est en effet guidée par ses propres intérêts et définie par les rapports de force qui dominent ses processus de décision.

Pragmatisme, résistance et clivages internes

Après une introduction présentant la genèse du mouvement, ses origines « *frères musulmanes* », son évolution de 1957 à 2005, puis les trois tournants de sa politique étrangère lors de sa victoire électorale en 2006, sa prise de la bande de Gaza en 2007, et ses interactions avec les révolutions arabes en 2011, Seurat explore, en deux temps, la politique du Hamas envers Israël et le reste du monde.

Elle étudie ensuite les objectifs de la diplomatie du mouvement, la place et le rôle de l'idéologie dans ses approches, ses alliances et la défense de ses intérêts, et l'impact de ses structures et dynamiques internes sur sa politique étrangère vu la dispersion (géographique) de ses pôles de décision et l'antagonisme entre certains de ses dirigeants.

À travers sa fine analyse du pragmatisme du mouvement, des dynamiques de sa lutte militaire contre Israël et sa concurrence avec l'autorité palestinienne, ses priorités internes et externes, Seurat déconstruit l'image répandue de la rigidité dogmatique caractérisant ses prises de décision. Nous découvrons un parti politique en quête de pouvoir, de ressources financières, de légitimité et de reconnaissance, capable de s'adapter aux contextes et aux interlocuteurs, et de fournir des justifications islamiques à ses alliances, aux trêves avec l'ennemi et à la gouvernance du territoire « *libéré* ».

D.R.

Mais nous découvrons aussi un parti fracturé, malgré sa puissance. Les rivalités entre ses dirigeants, notamment Khaled Mechaal et Mahmoud al-Zahar, traversent les clivages « *extérieur/intérieur* » ou « *Gaza/Cisjordanie* », et constituent l'axe autour duquel s'organisent depuis 2012 les alignements des autres responsables. La lutte pour le contrôle du mouvement, les divergences par rapport aux alliances régionales et à la conciliation avec l'autorité palestinienne de Mahmoud Abbas expliquent cet antagonisme.

Révolutions arabes, positionnement et repositionnement

Leila Seurat montre dans son livre comment les révolutions arabes, surtout égyptienne et syrienne, ont profondément secoué « *le monde* » du Hamas, qui s'est retrouvé fragilisé par le départ du chef de son bureau politique de Damas et sa rupture avec son ancien grand allié et soutien financier iranien, puis menacé par la chute des frères musulmans au Caire et la politique du Général Sissi étendant sa « *guerre contre le terrorisme* » à Gaza.

Le mouvement palestinien essaie aujourd'hui de retrouver ses repères dans la région. Malgré le boycott et les sanctions, les guerres israéliennes dévastatrices et le blocus, les clivages internes, les différents leaderships du Hamas s'accordent toujours sur la nécessité de garantir la survie du mouvement et son renforcement. Ils comptent plus que jamais sur des ententes régionales pour contenir les pressions qu'ils subissent et retrouver un positionnement moins « *coûteux* » dans le Moyen-Orient.

L'ouvrage de Leila Seurat constitue donc un document exceptionnel sur un mouvement largement médiatisé mais très peu étudié. La science politique se trouve enrichie par le travail et les connaissances de l'auteure de deux constats empiriques, comme le signale Bertrand Badie dans sa préface. D'une part, la politique étrangère (même dans le cas d'un acteur qui ne dispose pas de la plupart des attributs d'un État) se forme dans l'articulation des partenariats et la complexité de l'altérité et de l'interaction. D'autre part, elle est « *fonction d'un jeu d'opportunités rencontrées et d'occasions manquées* ».

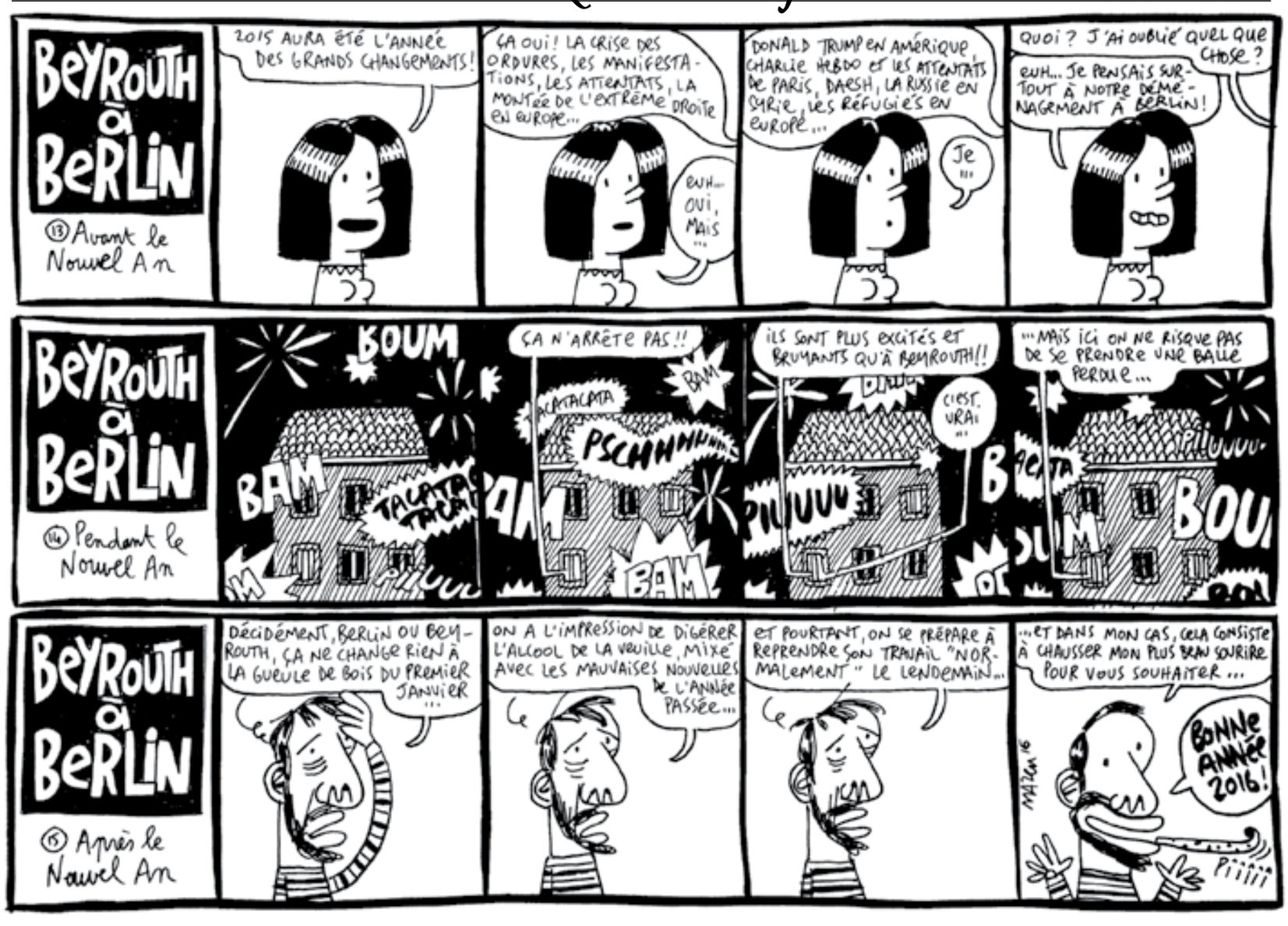
Ziad MAJED

Le livre de chevet de Nada Sehnaoui

D.R.

Un jour pendant la guerre, une coupure d'électricité imprévue m'immobilisa, pendant un long moment, dans un ascenseur. Par hasard ce jour-là, j'avais dans mon sac un livre, barrage entre la claustrophobie et moi. Je fus sauvée.
Le hasard de ce jour se mua en pratique minutieuse, mon livre de chevet devenant un livre de sac, me protégeant contre vents et marées. Dépositaire du monde dans la paume de la main, le livre est un compagnon généreux ; il m'est arrivé d'estimer combien d'heures il me reste à vivre et combien de livres ces heures me permettraient de lire. Hélas, le temps qu'il me reste ne suffirait pas pour lire tous les livres sur ma liste.
Je triche et ne réponds pas à la question, c'est que, quelque part, l'essentiel est de pouvoir continuer à lire, quel que soit le livre. Un peu comme pour la peinture, l'essentiel est de pouvoir continuer à peindre, la toile témoignant de la phrase de Rilke : « *Je ne peux pas faire autrement.* »

Mazen Kerbaj



Questionnaire de Proust à Nicolas Hénin

D.R.

Né en 1975, Nicolas Hénin est un journaliste français de presse écrite, de radio et de télévision. Suite à sa détention par Daech en Syrie de juin 2013 à avril 2014, il publie son premier ouvrage, *Jihad Academy* (Fayard), traduit récemment en arabe aux éditions Noir Blanc et Cætera.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
Têtu.

Votre qualité préférée chez un homme ?
L'honnêteté.

Votre qualité préférée chez une femme ?
Le charme.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur soutien.

Votre principal défaut ?
Je parle sans réfléchir.

Votre occupation préférée ?
Avoir du temps.

Votre rêve de bonheur ?
Ma famille.

Quel serait votre plus grand malheur ?
Perdre un être cher.

Ce que vous voudriez être ?
Ce que je suis.

Le pays où vous désireriez vivre ?
La planète Terre.

La fleur que vous aimez ?
Le jasmin, mais aussi la tulipe.

L'oiseau que vous préférez ?
L'oiseau de paradis (que les ornithologues égarés en botanique connaissent bien).

Vos auteurs favoris en prose ?
Hugo, Camus, Gracq.

Vos poètes préférés ?
Char, Rimbaud.

Vos compositeurs préférés ?
Mozart, René Aubry.

Vos peintres favoris ?
Monet, le Douanier Rousseau.

Vos héros dans la vie réelle ?
Les révolutionnaires.

Vos prénoms favoris ?
Isabel, Sylvie, Émile.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
L'hypocrisie.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Les conquérants, les empereurs, les prétentieux.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Aucun. Je n'aime pas la guerre. J'en ai trop vu.

La réforme que vous estimez le plus ?
Celle que chacun a l'occasion de faire sur soi-même.

L'état présent de votre esprit ?
Contradictoire. Pourquoi ?

Comment aimeriez-vous mourir ?
Allongé.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
L'humour. Non, je rigole !

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Celles que l'on ne fait qu'une fois et sans le vouloir.

Votre devise ?
Tu ne rempliras pas des questionnaires au dépourvu !

La France au cœur du Grand Jeu

AU CŒUR DU GRAND JEU, LA FRANCE EN ORIENT, CHARLES-EUDES BONIN (1865-1929), EXPLORATEUR-DIPLOMATE de Stéphane Malsagnen, *Geuthner, 2015, 580 p.*

La plupart du temps les biographes s'intéressent aux grands rôles de l'histoire, souverains, chefs d'État, généraux, mais peu à ceux que souvent on aperçoit à l'arrière plan des peintures et des photographies d'histoire. Pourtant ces seconds rôles peuvent instruire plus, parce qu'ils montrent les intérêts et les fonctionnements d'une société.

Né en 1865 à Poissy d'un père médecin, Charles Bonin fait d'excellentes études secondaires. Passionné de littérature, il fait partie d'un groupe de jeunes poètes. À 19 ans, il entre à l'École des chartes. Après une brève carrière dans l'administration préfectorale, il entre au ministère des Affaires étrangères qui l'envoie comme « *commis de résidence de première classe* » en Indochine à la fin de 1889. Le jeune homme reste quatre ans dans la nouvelle colonie où il se révèle homme d'action, en particulier en matière d'exploration. En 1894, il fait un voyage périlleux en Malaisie et à Sumatra. Revenu en Indochine, il fait en 1895-96, sa première mission d'exploration en Asie centrale chinoise. Il va jusqu'au Tibet et rencontre pour la première fois des musulmans chinois. En 1897, il revient en France et fait tout pour se voir confier une nouvelle mission d'exploration. Il l'obtient en 1898. Sa seconde mission se déroule dans les régions mal connues aux confins de la Birmanie britannique, de l'Indochine française et de l'Empire de Chine. On comprend bien qu'il peut y avoir des arrière-pensées politiques. Bonin y court de grands dangers d'autant plus qu'il est victime d'intrigues de la part d'un de ses subordonnés. Il peut aller néanmoins jusqu'aux frontières du Turkestan russe.

Il est de retour en France en juin 1900. Il est maintenant un spécialiste reconnu des affaires de la Chine. Il y retourne en 1901 comme consul à Pékin au lendemain de la guerre des Boxers. Il rédige une étude sur l'Islam en Chine qui fait de lui un expert en questions musulmanes. La France voulait, semble-t-il, à cette époque, exercer une sorte de protectorat sur les musulmans chinois. À l'automne 1902, il revient en Indochine comme chef du bureau politique du gouvernement général. Il est l'un des promoteurs de l'entreprise du chemin de fer du Yunnan, un des grands projets coloniaux français. En 1905, après un voyage en Inde, il devient chargé d'affaires au Caire pour quelques mois. En 1906-07, il est secrétaire d'ambassade à Constantinople où il s'intéresse au panislamisme qui revient à l'ordre du jour. Il appartient au groupe des acteurs de la « *politique musulmane de la France* ». Il publie de nombreux articles sur ce sujet. En 1908, il fait un voyage en Syrie et prend le chemin de fer du Hedjaz jusqu'à Ma'an.

D.R. / Soldats français dans le Tonkin, 1890

De 1908 à 1911, il est mis en disponibilité. Il en profite pour rédiger ses relations de voyage et de nombreux articles. De 1912 à 1918, il est consul général de France au Canada. Durant la guerre, il mobilise les Français du Canada et fait de la propagande auprès des Canadiens français. On lui doit aussi un rapport sur le sionisme au Canada. Le poste suivant est celui de ministre de France en Perse de 1919 à 1920. Sa marge de manœuvres est étroite à un moment où la Grande-Bretagne tente d'y établir une sorte de protectorat. Ses derniers postes sont ministre plénipotentiaire au Portugal de 1921 à 1924 et directeur des archives de 1925 à 1927. Il prend sa retraite en mars de cette dernière année. Sa retraite est active tout en étant brève puisqu'il décède le 29 septembre 1929.

Si certains sociologues ont parlé d'« *illusion biographique* », on peut rétorquer que cette mise en sens a d'abord le mérite d'exister. La vie de Bonin renseigne sur ce qu'était la personnalité d'un acteur de la France impériale de la IIIe République. On y voit aussi comment peuvent s'articuler un savoir sinologique puis islamologique à une action politique dans un cadre bureaucratique. Le diplomate a aussi beaucoup publié, en plus grande partie sous formes d'articles. Cet excellent livre de Stéphane Malsagne, qui se lit facilement, permet de mieux comprendre, à partir d'un cadre individuel, ce qu'a été la pratique diplomatique quotidienne de la IIIe République à un moment où l'exploration était encore une réalité aventureuse et où la France était réellement une puissance mondiale comme le montraient les planisphères distribués dans les écoles.

HENRY LAURENS

Palmyre, visite guidée d'un trésor menacé

PALMYRE : L'IRREMPLAÇABLE TRÉSOR de Paul Veyne, *Albin Michel, 143 p., 2015.*

Paul Veyne, spécialiste de l'Antiquité gréco-romaine, archéologue, professeur émérite au Collège de France, bouleversé par les ravages commis par Daech contre les ruines de Palmyre, en Syrie, a rédigé, dans une sorte d'urgence, un petit livre qui s'adresse, dit-il, « *au lecteur honnête homme* ».

C'est à la fois une visite guidée érudite et vivante du site antique – l'un des plus importants du patrimoine mondial, classé par l'Unesco, à égalité avec Pompéi, Pétra, Ephèse ou Baalbek… –, avec ses chefs-d'œuvre, les temples de Baalshamîn et de Bêl, détruits les 23 et 30 août derniers. Une histoire de Tadmor, la « *cité des palmiers* », une oasis du désert syrien peuplée dès le IIIe millénaire, et de ses habitants, particulièrement métissés, car la ville a toujours été un carrefour caravanier entre l'Inde et la Méditerranée, commerce d'où elle tira sa prospérité. Un véritable patchwork de peuples, de civilisations, de langues et de religions, rappelle Paul Veyne. En particulier sous la mythique reine Zénobie, qui, au IIIe siècle après Jésus-Christ, conquit pour son fils Wahballat un véritable empire, dont l'Égypte et tout l'Orient, avant d'être vaincue par les légions romaines de l'empereur Aurélien, en 272. Après quoi Palmyre quitte le premier plan de l'histoire.

Mais le livre se veut aussi une déploration et une dénonciation du désastre causé par les barbares contre leurs propres richesses nationales – à supposer que les terroristes islamistes aient une patrie, autre que leur prétendu « *califat* » – et, partant, contre un patrimoine qui appartient à tous. Les dégâts subis par les monuments de Palmyre, y compris les fameuses tours funéraires de ses alentours, profanées et détruites en septembre, semblent

D.R.

difficilement réparables, en tout cas pas avant que la paix et la stabilité soient revenues en Syrie. En attendant, le temps aura fait son œuvre, tout comme les pillards. On sait que Daech tire une partie non négligeable de ses revenus du trafic d'œuvres d'art arrachées aux pays où il sévit. L'Irak et surtout la Syrie, où bien d'autres sites, moins spectaculaires que Palmyre, ont été martyrisés : Mari ou la sublime Apamée, entre autres.

Faire table rase du passé, quel qu'il soit, plonger les peuples dans l'obscurantisme, détruire tout ce qui fait la beauté et le plaisir de la vie, tel est le credo des fanatiques. Les bouddhas de Bâmyân ont subi la dynamite et les marteaux-piqueurs des talibans afghans en 2001, les manuscrits – pourtant islamiques – et les tombeaux des saints hommes – pourtant musulmans – de Tombouctou, les foudres des terroristes du nord du Mali, ce sont aujourd'hui les trésors du Moyen-Orient qui sont menacés de destruction. Déjà, en Irak, l'antique Ninive a été rayée de la carte.

Heureusement, à croire le courageux Maamoun Abdulkarim, le directeur des antiquités syriennes, de passage à Paris récemment, l'essentiel des pièces archéologiques conservées dans les principaux musées syriens ont été mises à l'abri, dès 2012, dans des lieux tenus secrets. Chose impossible, bien sûr, pour les sites eux-mêmes. À noter que ce travail s'effectue en étroite collaboration avec les collègues irakiens et libanais des archéologues syriens.

La culture, normalement, transcende les frontières et la politique. Mais que peuvent comprendre les fous furieux comme les kamikazes qui viennent de frapper à Beyrouth, à Paris ou à Bamako, au mot « culture » ? Comme le nazi Goebbels, dès qu'ils entendent ce mot, ils sortent leur revolver. Ou leur sabre.

Le beau livre de Paul Veyne, d'une lecture absolument salutaire, est dédié à l'archélogue Khaled al-Assaad, directeur général des antiquités de Palmyre, ville à laquelle il a consacré quarante ans de sa vie, de 1963 à 2003, décapité par Daech le 18 août 2015, pour « *s'être intéressé aux idoles* ».

JEAN-CLAUDE PERRIER

Voyage au cœur de la violence

L'ÈRE DES TÉNÈBRES de Michel Terestchenko, *éditions Le Bord de l'eau, 2015, 202 p.*

L'universitaire et philosophe Michel Terestchenko nous livre ici le fruit d'une réflexion riche et très bien documentée autour de la thématique de la violence et de ses ressorts. Il s'agit pour l'auteur de revenir aux fondements même de l'islamisme, et plus particulièrement de l'islamisme radical ou néofondamentalisme – inséparable de la mondialisation – qui ne cesse de gangrener les sociétés moyen-orientales, sans pour autant exclure les sociétés occidentales… gagnées à leur tour par ce mal.

Mais M. Terestchenko va plus loin en nous invitant, dès le début, à faire un travail d'introspection et critique des sociétés démocratiques occidentales dites libérales, et en particulier les États-Unis clamant haut et fort le respect des droits de l'homme et qui pourtant au nom de « *la guerre contre la terreur* » n'hésitent pas à fouler au pied ces mêmes « valeurs » en violant les droits les plus élémentaires, justifiant l'injustifiable en usant, du recours à la torture, aux détentions secrètes et aux frappes dites chirurgicales par les drones. Ce sont là de véritables dérives qui, jusqu'à preuve du contraire, n'ont jamais été en mesure d'empêcher les islamistes radicaux de frapper de la manière la plus barbare et abjecte.

Cette logique de violence où s'inscrivent les sociétés contemporaines nourrit ressentiments, haines et peurs. L'auteur explore ici les dynamiques d'une violence répondant à d'autres violences. Nous entrons dans une logique de violences « *idéologiquement justifiées* », alimentant un terreau qui leur est favorable.

Quant à savoir si la démocratie a passé avec succès le test auquel elle a été soumise après les attentats du 11 Septembre, la réponse est non ! Les démocraties fragilisées renoncent progressivement à ces valeurs dont elles se font le porte-étendard : la liberté, l'égalité, la dignité, la justice… au nom de leur sécurité ; « *face à la menace terroriste* (…) *se développe une zone élastique de non-droit, indéfiniment extensible* ».

D.R.

Une fois n'est pas coutume, ce livre nous oblige à faire face à « *l'effet miroir* » d'une violence que se partagent l'Orient et l'Occident, chacun cherchant à légitimer sa propre violence dirigée contre l'autre : cet autre, objet de tous les fantasmes. Cette analyse n'est pas sans rappeler le concept d'« *effet mimétique* » de René Girard, sacralisant la violence par le simple fait que chacun affirme détenir la vérité ; par les différentes politiques adoptées, entre autres les interventions en 2003 en Irak et en 2011 en Libye, « *les États démocratiques y ont laissé une partie de leur âme, et pour rien* » !

Y a-t-il une issue permettant de sortir de cette spirale infernale ? Si cette issue existe, elle passe nécessairement par le « *pacte de convivialisme* » défendu par Alain Caillé, le « *vivre-ensemble* » si cher à Samir Frangié. Il est urgent de désamorcer les causes de la haine. Nos sociétés se sont laissées prendre au piège des idéologies meurtrières, banalisant la violence à tout va.

Ce livre résonne bien plus fort aujourd'hui, après les attentats ayant frappé respectivement la banlieue-sud de Beyrouth et Paris les 12 et 13 novembre derniers. On fait face à « *une déterritorialisation qui ignore les frontières de la citoyenneté et la distinction entre le national et l'étranger* ». Cette réflexion s'impose avec d'autant plus de force.

Il est temps de se poser les vraies questions, de trouver les solutions appropriées et de revenir aux sources de ces violences…Tout cela relève d'une logique qui dépasse largement la prévention des risques. Nos sociétés seraient-elles tombées dans « *le déni d'humanité* » ?

L'auteur nous met en garde contre le danger d'adopter un comportement d'acceptation en abandonnant toute exigence de transparence, vis-à-vis des politiques sécuritaires menées par ces mêmes démocraties.

CAROLE ANDRÉ-DESSORNES

De l'inégalité croissante

LA GRANDE FRACTURE de Joseph E. Stiglitz, *Les Liens qui libèrent, 2015, 300 p.*

D.R.

La Grande Fracture du prix Nobel d'Économie, Joseph E. Stiglitz, commence par une image forte, utilisée par Oxfam à Davos en 2014 : « *Si l'on mettait 85 multimilliardaires dans un autobus, il contiendrait une fortune équivalente à celle de la moitié la plus pauvre de l'humanité, soit environ trois milliards de personnes.* » Un an plus tard, écrit Stiglitz, l'autobus a rétréci : il n'a plus que 80 places.

Ces inégalités qui n'ont cessé de croître depuis plusieurs décennies « *minent à la fois la santé de nos économies et l'avenir de la démocratie* ».

Un système économique incapable d'apporter de la prospérité à une large fraction des citoyens est, affirme Stiglitz, un système économique inopérant. Il constate que le système économique américain semble avoir de plus en plus échoué : les revenus de la classe moyenne stagnent depuis un quart de siècle, la classe des nantis a, quant à elle, su faire main basse sur la quasi-totalité des fruits de la croissance de cette période.

L'idée que la croissance conduirait à une prospérité partagée – « *La marée montante porte tous les bateaux* », affirmait le président Kennedy – s'est avérée inexacte.

Stiglitz revient au message qu'il a exposé dans son précédent ouvrage, *Le Prix de l'inégalité*, dans lequel il démontre que « *les politiques qui favorisent l'égalité ne pèsent pas nécessairement sur la croissance ; au contraire, tout porte à croire qu'elles auraient plutôt tendance à renforcer la performance économique* ». Pour l'ancien économiste en chef de la Banque mondiale, le niveau actuel de l'inégalité en Amérique n'est pas inévitable ; « *Il n'est pas le résultat des lois inexorables de l'économie, mais dépend des politiques que nous suivons et de la politique.* »

« L'effondrement de l'emploi engendre le désespoir qui engendre à son tour la violence »

Les conclusions auxquelles est parvenu Stiglitz sont partagées par les économistes de l'OCDE dans le rapport intitulé « *Pourquoi moins d'inégalité bénéficie à tous* ». Thomas Piketty avait, de son côté, étudié dans *Le Capital au XXIe siècle* la montée des inégalités dans le monde. Son ouvrage a été classé en tête des ventes aux États-Unis.

Robert Johnson, qui dirige « *le projet pour la finance mondiale* » du Franklin et Eleanor Roosevelt Institute, prône quant à lui une nouvelle pensée économique pour développer une intelligence plus exhaustive des processus qui menacent la cohérence de notre tissu social. Le problème que soulève Stiglitz fait aujourd'hui l'objet d'un débat qui dépasse largement la sphère de l'économie. Édouard Tétreau, un économiste qui a participé à la préparation du récent voyage du pape François aux États-Unis, écrit que le pape veut « *soumettre la finance au bien commun* » et faire « *tomber* » le mur de Wall Street de la même façon que Jean-Paul II avait fait tomber le mur de Berlin (*Le Monde* du 20 septembre 2015).

Les rapports entre cette « *grande facture* » dont parle Stiglitz et la violence qui s'étend en Europe et commence à atteindre les États-Unis font désormais l'objet de recherches à tous les niveaux.

Pour le philosophe français Bernard Stiegler qui commentait les récents actes terroristes qui ont secoué Paris, « *l'effondrement de l'emploi engendre le désespoir qui engendre à son tour la violence* ». « *Il n'y a pas d'avenir hors d'un renversement fondamental de la valeur en économie.* » Olivier Roy, politologue spécialiste de l'Islam, va dans le même sens quand il affirme que cette vague terroriste n'est pas, comme beaucoup le pensent, l'expression d'une radicalisation de l'Islam, mais plutôt celle d'une islamisation de la radicalité. Et cette radicalité n'a pas son origine dans la religion, mais dans cette montée des inégalités que dénonce Stiglitz.

Il y a quelques années déjà, le philosophe français André Gorz amorçait le débat sur la grande fracture dont parle Stiglitz quand il affirmait que « *la crise financière actuelle, la crise du travail et la crise écologique forment un tout : elles traduisent l'épuisement du système économique dominant* ». Affaire à suivre…

SAMIR FRANGIÉ

À lire

Le dernier Christian Bobin

© Manuel Braun

Hanté par le souvenir d'une femme qu'il a aimée, Christian Bobin revient, vingt ans après sa mort, déposer sur sa tombe « *un petit bouquet mortuaire* ». Il raconte cette expérience dans *Noireclaire* (Gallimard), un ouvrage poétique, épuré, émouvant. Un vrai bonheur de lecture !

• • • • • • • • • • • •

Samar Yazbeck chez Stock

D.R.

Les portes du néant de la romancière syrienne Samar Yazbeck paraîtra le 2 mars prochain chez Stock. Depuis son exil, elle est retournée clandestinement trois fois en Syrie en s'infiltrant par une brèche à la frontière turque. À chacune de ses visites, elle a multiplié les rencontres et vécu de l'intérieur l'horreur de la révolution, la montée du jihadisme, puis l'afflux croissant des mercenaires étrangers. Un témoignage saisissant.

• • • • • • • • • • • •

Vargas Llosa omniprésent

Prix Nobel de littérature, Mario Vargas Llosa sortira le 3 mars 2016 un nouveau roman intitulé *Cinq coins*, qui paraîtra en français chez Gallimard en 2017. Par ailleurs, la collection de la Pléiade accueillera au printemps prochain deux volumes réunissant les œuvres de l'écrivain péruvien.

• • • • • • • • • • • •

Audrey par Clémence

D.R.

Nous sommes en 1964 à Dublin. Mel Ferrer, le mari d'Audrey Hepburn, organise une rencontre entre la jeune femme et son père, perdu de vue depuis trente ans : Joseph abandonne sa famille pour mieux embrasser ses idéologies fascistes. Dans son dernier roman, *Un instant de grâce*, paru le 6 janvier chez Flammarion, Clémence Boulouque nous dépeint avec douceur cette femme aussi fragile que volontaire, terriblement exigeante envers elle-même, implacablement humble et anxieuse…

• • • • • • • • • • • •

Musso et Lévy encore et toujours

Le prochain roman de Guillaume Musso, *La fille de Brooklyn* (éditions XO) paraîtra le 24 mars 2016, quelques semaines après la sortie du dernier roman de Marc Levy, prévu le 4 février chez Robert Laffont.

• • • • • • • • • • • •

Maisons de haute couture

Admirablement conçu par Désirée Sadek et par Guillaume de Laubier, l'album *Maisons de haute couture* (éd. La Martinière) nous raconte l'histoire des hauts lieux de la mode et nous entraîne au cœur des ateliers de confection et dans les coulisses des défilés. Une immersion inédite dans des espaces souvent inaccessibles au public !

À voir

The Big Short

À partir d'un livre écrit par Michael Lewis, et paru initialement chez Sonatine, Adam McKay signe avec *The Big Short (Le casse du siècle)* un film destiné à comprendre la crise économique de 2007. Nominé aux Golden Globes dans quatre catégories (dont celle du meilleur scénario), ce long-métrage bénéficie d'un casting solide : Steve Carell, Ryan Gosling, Christian Bale et Brad Pitt.

Roland Barthes : l'orée de l'écriture

POUR ROLAND BARTHES de Chantal Thomas, *Seuil, 2015, 144 p.*

© Sophie Bassouls/Sygma/Corbis

Pour tous ceux que la figure et l'œuvre de Roland Barthes intéresse et qui auront suivi les diverses manifestations de la fastueuse année consacrée au célèbre critique, la lecture du beau livre de Chantal Thomas est incontournable. Intitulé *Pour Roland Barthes*, ce petit ouvrage est issu de divers articles rédigés par la romancière et chercheuse depuis trente ans. Chantal Thomas y décrit tout d'abord et de manière savoureuse l'ambiance des célèbres séminaires de Barthes, dont elle était un membre assidu. Dans des pages superbes, Chantal Thomas nous rapproche au plus près du personnage de Barthes, elle nous rend presque palpable le grain de sa voix ou la texture des instants que l'on pouvait passer auprès de lui. Elle insiste sur sa manière de transmettre le savoir, qui était en même temps transmission de quelque chose de plus ténu, de plus subtil et de plus puissant : une passion pour la langue, pour la digression, pour le jeu savant entre la voix et le silence, pour la musique de la prose, autrement dit, et paradoxalement, pour l'écriture. En décrivant l'enchantement qu'exerçait l'homme sur son auditoire par sa mise en scène du langage ou par sa façon de mouler son propos oral sur le projet du futur texte écrit, Chantal Thomas raconte un moment essentiel de l'histoire intellectuelle des années soixante-dix dans laquelle certains enseignements avaient encore la saveur et la force que l'on confère par l'imagination aux mythiques rapports des philosophes antiques avec leurs disciples.

Pour Roland Barthes est aussi l'occasion d'une sorte de récit de soi dans lequel Chantal Thomas se raconte, raconte sa vie d'étudiante, son propre rapport à la thèse et à l'enseignement de Barthes qui fut son directeur de recherche. Elle insiste surtout sur l'importance du séminaire dans sa préparation, lente mais « *orientée* », à l'écriture et à son devenir d'écrivaine. Cela relie la part autobiographique de l'ouvrage à l'ensemble du propos, puisque *Pour Roland Barthes* est aussi une longue réflexion sur la question du choix d'écriture que fait tout écrivain. On connaît les oscillations de Barthes entre l'écriture critique et ce que l'on pourrait appeler la tentation du roman. De cette oscillation, Chantal Thomas fait une étude passionnante. Elle part d'une très belle analyse comparée de Barthes et de l'homme auquel ce dernier aura consacré une étude demeurée longtemps incomprise, à savoir Jules Michelet. Chantal Thomas montre les liens qui unissaient ces deux personnages que tout semble séparer, l'historien de l'événement et le critique issu de l'école structurale. Elle démontre leur proximité, par exemple dans leur rapport au corps, à la migraine ou au travail. Elle met surtout en évidence cette tentation du roman à laquelle tous les deux auront un peu cédé par le biais, entre autre, de l'interrogation angoissée des images (images des représentations peintes du passé pour Michelet, images photographiques pour Barthes), interrogation dans laquelle ils auront tous deux laissé parler leurs affects et investi des pulsions d'écriture quasi romanesques. Rien n'est plus beau que la manière avec laquelle Chantal Thomas étudie *La Chambre claire de Barthes*, et notamment le petit texte sur la célèbre *Photo du Jardin d'Hiver* où subitement, après un long travail d'analyse sartrien du principe de la photographie et du rapport que le sujet entretient avec elle, la recherche du visage de la mère dans un cliché ancien fait passer l'écriture du pur travail de l'intelligence à celui de l'affect et de l'émotion et la rapproche soudain, par la quête d'une résurgence du passé, de la recherche proustienne.

> **Chantal Thomas raconte un moment essentiel de l'histoire intellectuelle des années soixante-dix**

Pourtant, Barthes aura résisté toute sa vie à ce basculement du côté de l'écriture romanesque, préférant ce que Chantal Thomas appelle « *la distance et la sécurité analytique* ». Mais il aura en permanence aussi mis en scène l'inconfort de cette posture et d'une écriture ballotée entre deux langages. C'est ce que Chantal Thomas montre admirablement à chaque page de son livre, en désignant les moments fulgurants où, par des anamnèses ou par l'usage subtil des parenthèses, surgit soudain, au détour d'un texte, l'évocation d'un passé personnel ou d'une opinion buissonnière. Ce par quoi Barthes se tient au bord de la « *plongée dans la matière de la langue* », reproduisant ainsi en permanence le processus qui conduit *vers* l'écriture romanesque, tout en se maintenant sans cesse dans la fascination de son « *orée* ».

Charif MAJDALANI

Récits

Une expérience physique et métaphysique

Philosophe, normalien, Éric-Emmanuel Schmitt est entré dans le Sahara athée et en est ressorti croyant.

LA NUIT DE FEU d'Éric-Emmanuel Schmitt, *Albin Michel, 2015, 192 p.*

D.R.

Alors qu'il était encore jeune professeur de philosophie, s'essayant à l'écriture, Éric-Emmanuel Schmitt se rendit dans le désert algérien sur les traces de Charles de Foucault, pour les besoins d'un film à écrire. Il dira par la suite qu'il n'était pas le moins du monde prédisposé à recevoir une révélation, qu'il n'était pas « *le bon client* ». Athée pétri de certitudes, il avait intégré un groupe de touristes et de pèlerins pour des raisons strictement professionnelles. Il eut très vite une discussion des plus argumentées avec la catho du groupe sur l'existence de Dieu. Discussion à laquelle il mit un terme par un étrange défi : « *S'il me cherche, qu'il me trouve !* »

Peu de temps plus tard, il s'éloigna imprudemment et se perdit dans le Hoggar algérien. Privé d'eau et de nourriture, légèrement vêtu, il creusa un lit dans le sable (comme on creuse sa propre tombe…) pour se protéger du vent glacial des nuits de février. Ainsi ensablé, le corps engourdi par le froid, il pensait vivre la nuit la plus longue de sa courte vie. Ce qu'il vécut cette nuit-là, il l'exprimera par des métaphores, les mots n'étant pas faits pour dire l'indicible.

Le lendemain matin, il n'était plus le même homme. Toujours en sursis mais étrangement heureux, il reprit la route : « *Je mourrai croyant et serein ou je vivrai croyant et serein.* » Sa foi toute neuve lui apportait une nouvelle sérénité face à la vie mais aussi face à la mort désormais perçue comme quelque chose « *d'utile et de merveilleux* ». Par sa foi toute neuve, il savait : « *Tout a un sens. Tout est justifié.* » Jadis athée, il déclare aujourd'hui « *habiter le mystère avec confiance : Maintenant, quand je ne comprends pas, je fais crédit* ». Une force s'était révélée à lui sans se nommer, mais Schmitt ne tardera pas à la nommer Dieu. Un Dieu indéfini ; son expérience fut spirituelle mais non religieuse.

Dès lors, sa foi « *n'a cessé de croître* » et sa vie ne fut qu'une quête permanente principalement enrichie par la lecture des poètes mystiques. Son récit s'achève par ces mots : « *Tout commence.* » Selon lui, « *les amis de Dieu ne sont pas ceux qui parlent en son nom mais ceux qui le cherchent* ». Et pour chercher Dieu, y a-t-il un endroit plus propice que le désert, si présent dans l'Ancien et le Nouveau Testament ? « *Pays d'apatrides* (…), *pays des vrais hommes qui se défont des liens* (…), *pays de Dieu.* »

Il revient donc à l'homme de chercher Dieu mais… lequel des deux trouve l'autre ? Charles de Foucault, noceur, mondain, avait connu une révélation mystique à l'âge de 28 ans. Schmitt avait 28 ans et se trouvait au pied du mont Tahat dont le nom signifie « *colonne du ciel* ».

Sans doute est-ce une rencontre à mi-chemin, la rencontre de deux volontés : « *Le plus surprenant dans une révélation, c'est que, malgré l'évidence éprouvée, on continue à être libre* (…). *Libre d'en produire une lecture réductrice. Libre de s'en détourner. Libre de l'oublier. Je ne me suis jamais senti si libre qu'après avoir rencontré Dieu, car je détiens encore le pouvoir de le nier* (…). *La force de Dieu n'annihile pas la mienne.* »

L'auteur cite Pascal : « *Dieu s'éprouve mais ne se prouve pas.* » Schmitt ne fait preuve d'aucun prosélytisme ; se présente comme un simple témoin et déplore (peut-être à tort…) le fait de n'être pas contagieux. C'est également Pascal qui inspire le titre de ce livre. Ayant eu, lui aussi, sa propre nuit mystique, le 23 novembre 1654, il porta sur lui et jusqu'à son dernier jour, caché dans la doublure de sa veste, le récit sibyllin de cette « *nuit de feu* » ; récit qui ne fut découvert qu'après sa mort.

Schmitt, lui, conserva son merveilleux secret durant 25 ans. Dramaturge, nouvelliste, romancier et réalisateur, auteur de plus de 40 œuvres, il n'avait, jusque-là, jamais écrit à la première personne. Mais pour donner son véritable poids à cette histoire, il était essentiel de révéler qu'elle est vraie et qu'elle est sienne.

L'auteur d'*Oscar et la dame rose*, de *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, de *Concerto à la mémoire d'un ange*, de *La Nuit des Oliviers* et de *L'Évangile selon Pilate* avoue volontiers : « *Je vis et j'écris à partir d'un lieu, mon âme. Or celle-ci a vu la lumière – et la voit encore, y compris à travers les ténèbres les plus charbonneuses.* »

Voici donc enfin le récit qui explique la part de lumière, l'amour de la vie et la paix qui émanent de l'ensemble de l'œuvre d'Éric-Emmanuel Schmitt.

Lamia EL-SAAD

Lampedusa : le paysage d'un drame

À CE STADE DE LA NUIT de Maylis de Kerangal, *Verticales, 2015, 75 p.*

D.R.

Le dernier ouvrage de Maylis de Kerangal est bref, à peine soixante-quinze pages pour explorer une tragédie contemporaine, celle des migrants qui se pressent aux portes de l'Europe dans leurs embarcations de fortune, qui souvent périssent en mer, et qui parfois atteignent des rivages qu'ils espèrent accueillants, en Grèce ou en Italie, à Lampedusa par exemple. Une nuit d'octobre 2013, elle est dans sa cuisine, elle y fait des choses sans importance quand elle entend à la radio le récit d'un naufrage arrivé le matin même : un bateau venu de Lybie, chargé de plus de cinq cents personnes, et qui s'est échoué à deux kilomètres de l'île de Lampedusa, faisant près de trois cents victimes. Ce flash d'information est le point de départ d'une méditation très personnelle à partir des associations d'images, de mots et de pensées plus ou moins construites qui s'enchaînent autour de ce nom. Lampedusa, une île certes, mais aussi le nom d'un écrivain, Giuseppe Tomasi di Lampedusa, auteur d'un seul roman, *Le Guépard*, publié à titre posthume en 1958 et devenu mythique, essentiellement par la grâce d'un film, celui qu'il inspira à Visconti et dans lequel Burt Lancaster joue le premier rôle. Il est Don Fabrizio, prince Salina, il est le Guépard de Visconti, c'est lui qui incarne la fin d'un monde, un monde ancien qui bascule, qui va mourir, celui de l'aristocratie sicilienne. Se superpose à cette première figure celle d'un autre acteur, Ned Merrill dans *The Swimmer* de Frank Perry, un film de 1968 qui raconte l'odyssée d'un homme qui a formulé un projet fou, vaine tentative pour se libérer d'un monde où seules comptent les apparences, et qui va nager jusqu'à l'épuisement. Deux récits de « *naufrage* » donc, pour faire écho à un drame brûlant. La chose peut surprendre, déranger même, des images de cinéma qui s'associent aux tragiques épopées de pays en guerre, de familles jetées sur les routes, d'enfants qui se noient sous les yeux de leurs parents. On sait le talent de M. de Kerangal, sa plume subtile, précise, nerveuse, sa capacité à dessiner les paysages où se meuvent les hommes, son sens du rythme qui lui permet de se mettre au diapason des sentiments, des interrogations, des dérives intérieures. Mais non, ce court texte ne nous paraît pas être « *un jalon majeur* » dans son parcours d'écrivain, quoi qu'en dise son éditeur. Écrit pour honorer une commande qui lui a été passée à l'occasion de rencontres littéraires en pays de Savoie, ce texte fait partie d'une collection, « Paysages écrits » qu'elle-même coédite avec les éditions Guérin, et qui a été repris par Verticales.

> **Soixante-quinze pages pour explorer une tragédie contemporaine, celle des migrants qui se pressent aux portes de l'Europe**

Alors certes, il y a cette anaphore qui donne son titre au livre *À ce stade de la nuit* et qui se répète en début de chaque chapitre ; elle renvoie à cette femme seule dans sa cuisine et qui désespère de trouver une quelconque lisibilité au monde qui l'entoure. Alors certes il y a cette dimension poétique et méditative sur les mondes en ruines et sur le temps qui se brise. Alors certes il y a du talent pour évoquer d'autres traversées, difficiles et glorieuses qui permirent aux hommes de l'ancien monde d'élargir leurs horizons vers des terres inconnues qu'ils nommèrent Amériques. Mais qu'il nous soit permis de ne pas trouver passionnant le récit de la séance de cinéma qui a conduit l'auteur dans une salle du quartier latin pour y revoir le chef d'œuvre de Visconti. Ni les descriptions répétées des objets qui l'entourent, dans une cuisine qui ressemble à toutes les autres.

L'inhospitalité européenne qu'elle stigmatise, la tragédie chaque jour recommencée de ces hommes et femmes qui prennent la mer au risque de leur vie, méritaient peut-être un texte plus dense et plus grave. Il n'en reste pas moins que nous attendrons avec impatience son prochain ouvrage.

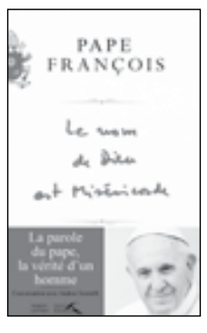
Georgia MAKHLOUF

Parutions

Janvier 2016 : une rentrée sous tension

La rentrée littéraire de janvier-février comptera « seulement » 476 romans : 308 français (dont 73 premiers romans) et 168 étrangers.

Du côté des valeurs sûres ou des habitués, on notera la présence de Jean d'Ormesson, avec un texte au titre testamentaire : *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle* (Gallimard) ; de Jean Echenoz, avec *Envoyée spéciale* (Minuit), son seizième, une parodie de roman d'espionnage ; d'Olivier Adam, avec *La Renverse* (Flammarion), une sombre histoire de scandale politico-sentimental en grande banlieue parisienne ; de Philippe Claudel avec *L'Arbre du pays Toraja* (Stock), évocation des rapports complexes entre un cinéaste et son producteur, qui vient de mourir ; ou encore de Patrick Rambaud qui, après avoir assaisonné Nicolas-le-Mauvais, consacre sa plume satirique au règne de *François le Petit* (Grasset). Du côté de la littérature francophone, la Rwandaise Scholastique Mukasonga, dans *Cœur tambour* (Gallimard), s'attache au parcours d'une chanteuse charismatique, un peu chamane, dont la mort n'a jamais été vraiment élucidée. Mais l'un des livres les plus attendus est celui du jeune Édouard Louis, best-seller considérable avec son premier roman, *En finir avec Eddy Bellegueule* (paru en 2014), dont le deuxième, *Histoire de la violence* (Le Seuil), tout aussi puissant et dérangeant, consacre le talent.



Du côté des étrangers, il faudra compter avec le Danois Jens Christian Grondahl et ses *Portes de l'enfer* (Gallimard), où un narrateur revient sur les moments décisifs de sa vie, à partir des années 60, le Japonais Haruki Murakami, dont on publie enfin en français les deux premiers romans, *Écoute le chant du vent* et *Flipper, 1973* (Belfond), parus au Japon en 1979 et 1980, et que l'auteur refusait jusqu'ici de voir réédités ; et le Turc Nedim Gürsel, avec *Le fils du capitaine* (Le Seuil), largement inspiré de son propre parcours personnel.

Parmi les quelque 1400 titres de non-fiction qui paraissent également en janvier-février, les thématiques qui s'imposent sont, sans surprise, liées à l'actualité. Avec un certain nombre de livres « à chaud », sur le massacre de *Charlie-Hebdo*, le terrorisme, Daech, les attentats du 13 novembre et la violence en général. Parmi les témoignages, on mentionnera le livre émouvant de Maryse Wolinski, la veuve du dessinateur Georges, *Chérie, je vais à Charlie* (Seuil) sur sa vie « après ». Mais ce sont les essais de fond qui devraient marquer la rentrée : *La Pensée extrême : comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques*, de Gérald Bronner (Puf), ou celui, très attendu, de Gilles Kepel, *Terreur dans l'Hexagone : genèse du djihad français* (Gallimard), dont la publication a même été avancée à la mi-décembre. On relève aussi le livre d'analyse géopolitique d'Ignace Dalle et Wladimir Glasman, *Le Cauchemar syrien : enjeux et acteurs* (Fayard) et un *Atlas du Moyen-Orient* (collectif, Autrement), qui remettent en perspective les conflits actuels et essaient d'envisager les portes de sortie possibles. Mais la vraie « star » des librairies, ce devrait être le pape François, avec *Le Nom de Dieu est Miséricorde* (Robert Laffont/Presses de la Renaissance), son recueil d'entretiens avec le journaliste Andrea Tornielli !

Jean-Claude PERRIER

Avicenne : les lettres arabes à Paris

Implantée au cœur du 5e arrondissement de Paris, à proximité des grandes universités et de l'Institut du monde arabe, la librairie Avicenne (25, rue Jussieu) – du nom du grand savant du Moyen âge Ibn Sīnā (980-1037) – est la première librairie arabe de Paris, fondée en 1979 par des Libanais. Chercheurs, étudiants et arabisants y trouvent un fonds riche de 20 000 livres comprenant essentiellement les textes classiques de la civilisation arabo-musulmane, mais également des ouvrages d'actualité, de littérature, d'art, des manuels d'apprentissage de l'arabe, des traductions et les parutions récentes aussi bien en français qu'en arabe. Elle continue d'être un relais pour certaines maisons d'édition désireuses de faire connaître leurs ouvrages en France ; la librairie Avicenne acceuille, entre autres, les livres publiés à Beyrouth par L'Orient des livres.

D.R. / Hachem Mouawieh

« La littérature arabe jouit d'une place privilégiée en France »

Hachem Mouawieh, principal actionnaire et gestionnaire de la librairie depuis 1986, revendique l'héritage d'Avicenne, considéré comme un symbole d'union entre les deux cultures arabo-musulmane et occidentale, son Canon de médecine (Qānūn) fut enseigné pendant plusieurs siècles en Europe. Engagé, Hachem tient à promouvoir une culture arabe humaniste, ouverte à ses multiples composantes religieuses. Les livres de propagande ou ceux qui incitent à la haine et à l'intolérance sont strictement bannis.

Mouawieh marque ce lieu phare de son empreinte personnelle. Devenu une figure incontournable des milieux du livre arabe à Paris, il est nommé en 2003 Chevalier de l'ordre des arts et des lettres. Fin connaisseur du monde arabe, il lit la totalité des livres qui transitent par la librairie, ou peu s'en faut, et ne manque jamais de faire profiter sa clientèle de ses lectures. Ainsi, nombre de traducteurs italiens, anglais, japonais ou autres ont pu s'emparer, guidés par son entrain et par la perspicacité de ses commentaires, d'excellents ouvrages et les faire connaître hors de l'Hexagone. Il organise également dans l'enceinte de sa librairie des rencontres et des débats avec les auteurs, fait bénéficier traducteurs, journalistes et éditeurs de ses multiples réseaux et tisse avec sa clientèle des liens amicaux et durables.

D.R. / De gauche à droite : Mohie al-Dîn Bayan, Abdallah Hassoune, Tanios Feghali, Hachem Mouawieh, Adel Haydar, Hassan Yahia, Bassam Ikawi, Bassam Tayyara, Hassan Chami.

Né en 1957 à Baalbek, Hachem Mouawieh découvre le monde à travers la lecture. À l'âge de treize ans, il travaille dans une petite librairie pour s'assurer quelques rentrées. Plus tard, il approvisionnait Baalbek de livres en provenance de Beyrouth. Il découvre alors Naguib Mahfouz, Ihsan Abdel Quddous, Suheil Idriss et d'autres. De confession musulmane chiite, il grandit dans une famille où les pratiques religieuses sont quasi absentes et fait sa scolarité chez les Sœurs des Saints-Cœurs. Arrivé à Paris en 1983 pour faire une thèse en sociologie, il abandonne ses études pour devenir libraire. « *C'était une vocation* », dit-il rétrospectivement. Ses choix politiques ont été influencés par son éducation. Il souscrit aux idées de la gauche libanaise et prend position pour la cause palestinienne. En 1977, il part à Moscou où il passe une année à l'Institut d'études marxistes-léninistes. Même s'il considère que l'idéologie marxiste a échoué à constituer une alternative crédible au libéralisme sauvage, il continue à se positionner à gauche et prend partie pour les classes populaires. L'instauration, dans le monde arabe de sociétés civiles, modernes, laïques et démocratiques reste, pour lui, la meilleure solution pour échapper aux radicalisations et à l'enfermement communautaire. Ce à quoi la librairie Avicenne contribue, modestement, en transmettant l'image d'un monde arabe tel qu'il devrait être, un lieu de diversité, de tolérance et de vitalité créative.

La librairie Avicenne transmet l'image d'un monde arabe tel qu'il devrait être, un lieu de diversité, de tolérance et de vitalité créative

« *La littérature arabe jouit d'une place privilégiée en France. Mahmoud Darwish est l'un des écrivans les plus vendus ici* », dit-il fièrement. D'autres auteurs comme Élias Khoury, Rachid al-Daïf, Hoda Barakat, Hanan el-Cheikh, Ibrahim Aslan, Muhammad al-Bisati et bien d'autres sont très demandés et atteignent de bonnes ventes.

Malgré la forte concurrence d'Internet et la fermeture du local situé rue des Fossés-Saint-Bernard, la librairaie Avicenne continue à lutter pour préserver sa singularité, celle d'être un lieu de convivilaité, de dialogue et de culture humaniste.

Katia GHOSN

Romans

Des femmes et autres soumissions

À L'ORIGINE NOTRE PÈRE OBSCUR de Kaoutar Harchi, *Actes Sud, 2014, 163 p.*

Strasbourgeoise d'origine marocaine, Kaoutar Harchi est une jeune socio-anthropologue qui livre avec *À l'origine notre père obscur* son troisième roman. Dans une maison close, comment l'appeler autrement, des femmes sont enfermées sur ordre de leurs maris et belles-familles. Il s'agit, semble-t-il, d'une réclusion consentie, puisqu'il n'y a ni verrou ni gardien pour les empêcher de sortir. Seules la peur de la liberté, la soumission aux coutumes et l'interminable attente d'une visite les retiennent, dans ce lieu dont certaines chambres sont dépourvues de fenêtres et où règne une douloureuse sororité. Entre jalousie et compassion ces femmes se soutiennent l'une l'autre comme elles peuvent, comme elles savent, vivant de la charité de leurs hommes dans une misère affective partagée.

La narratrice, elle, âgée de 16 ans dans le temps du roman, est quasiment venue au monde dans cette prison étrange. Soudée à sa mère, personnage focal de cette « *maison des femmes* », elle rêve d'être un jour libérée et reconnue par le père, cet homme à l'origine de leur enfermement.

Aucun repère spatial ni temporel, ni même culturel hormis quelques esquisses vestimentaires occidentales contemporaines, ne permet au lecteur de situer le récit. Et même si l'on pense spontanément aux traditions arabo-musulmanes, ces femmes étant incarcérées par les clans de leurs maris

© Emilia Lombardo / Ballast / 2014

essentiellement sur accusations d'adultère, le découpage du récit balaie le préjugé. Encadré par un exergue et un épilogue, le roman de Harchi emprunte la structure de la tragédie. Ses quinze parties sont annoncées par des citations de la Bible et des Épitres, presque toutes centrées sur la femme et sa relation à l'homme. La femme et son corps, la femme et son désir, redevenue en ce troisième millénaire de l'ère chrétienne territoire de conquête et enjeu politique.

Raconté à la première personne du singulier, ce roman est une arborescence de témoignages et de confessions où le pronom « je » passe de la narratrice à la mère, à une autre recluse ou à une vieille gouvernante, toutes tenant des journaux intimes, symptômes de leur parole confisquée. Comme rarement, le lecteur y représente le monde extérieur, faisant parfois l'objet d'adresses directes : « *vous savez* ». Vous savez, mais vous n'y pouvez rien. Vous ne pouvez que constater et vous laisser engourdir par cette mélopée nocturne qui n'est pas sans évoquer certains accents durassiens – on pense notamment à la distance qu'installe dans *L'Amant* l'usage de l'infinitif et des déterminants.

Tout au long de ce roman oppressant, une boule se forme dans la gorge de l'impuissant témoin que vous êtes de l'impossibilité du couple, dans un système où l'homme appartient au clan avant de s'appartenir à lui-même, où les épouses sont vulnérables, à la merci de la moindre rumeur, où les femmes sont des louves pour les femmes, où les enfants sont un jour exclus de l'amour des mères quand celles-ci, trop obsédées par l'homme qui les a abandonnées, ne parviennent plus à survivre dans la solitude de leur seule maternité.

Vous avez alors comme une préscience de la fin que pourrait être celle de cette jeune femme en creux, littéralement creusée par sa longue faim d'amour, réduite, comme un Giacometti, à l'essentiel d'elle-même, désormais contenant la mère et se dirigeant vers le père. Lequel ne reconnaît encore d'enfant que ce fils né d'un premier lit, un fils lui aussi obsédé par l'épouse du père, mâle par qui vient le mal.

Le titre, *À l'origine notre père obscur*, a lui-même quelque chose de mystique, ce père obscur, tribal, obsédé par le corps féminin étant à chercher dans la transcendance. Par sa densité, ce roman a parfois tendance à vous tomber des mains. Mais la maturité de son écriture, sensible et précise comme une partition, promet un grand auteur.

Fifi ABOU DIB

L'expropriation de soi

La romancière française Florence Noiville raconte l'histoire d'une femme persécutée par une amie qui prétend être l'objet de son secret amour. Tout cela relève en fait de la pure affabulation. Le personnage principal a en effet pour bourreau une patiente atteinte d'érotomanie.

L'ILLUSION DÉLIRANTE D'ÊTRE AIMÉ de Florence Noiville, *Stock, 2015, 184 p.*

Laura Wilmotte est journaliste. Elle travaille pour une chaîne de télévision culturelle dont la simple existence lui « *semble toujours relever du miracle* ». Professionnellement, tout va bien. Sentimentalement aussi d'ailleurs : elle partage sa vie avec Eduardo, son compagnon d'origine mexicaine. Mais soudainement sa relation d'amitié avec C. change de nature. Pourtant, il n'y a eu aucune dispute, aucun mot de travers entre ces deux jeunes femmes qui se connaissent depuis longtemps. Elles ont en effet fréquenté la même classe préparatoire dans un lycée du Quartier latin et sont même devenues, grâce à l'intervention de Laura, collègues de travail.

Seulement voilà : C. est en train de changer. D'abord, elle s'est mise en tête de s'habiller exactement de la même

D.R.

façon que Laura. Pis : elle ne serait pas étrangère au piratage du compte Facebook de son amie. La journaliste en vient à s'interroger sur les raisons d'une telle évolution chez une femme qu'elle avait pourtant le sentiment, jusque-là, de très bien connaître : « *Qu'est-ce qui peut expliquer la brutale métamorphose de C.? La pousser à vouloir* "être moi" *au point de me voler mon apparence, mes habits, mes amis, d'agir comme moi sur Facebook ?* » Le voile de l'incertitude tombe vite : C. est en fait persuadée d'être secrètement aimée par Laura.

Quand Eduardo part quelques jours dans son pays natal, Laura se retrouve seule chez elle et devient de plus en plus démunie face à cette situation pour le moins inconfortable. Elle décide alors de consulter un ami psychiatre qui lui conseille de fuir. C. souffre d'un délire passionnel appelé le syndrome de Clérambault qui caractérise une « *illusion délirante d'être aimé* ». À la fois inquiète et désireuse d'en savoir plus pour consacrer un livre à cette expérience qu'elle est en train de vivre, Laura rend également visite à un neurobiologiste et songe même, un temps, à consulter un voyant de quartier.

Dans ce roman angoissant, Florence Noiville narre l'histoire d'une inquiétante métamorphose. Ce qui apparaît au départ comme un simple trouble se mue progressivement en maladie psychologique dont les différents stades sont aujourd'hui connus du grand public : l'espoir de l'être « aimé » succède progressivement à son dépit, puis à sa rancune. D'où cette obsession qu'éprouve C. à faire subir une série d'épreuves à Laura afin de progressivement l'exproprier d'elle-même. « *Elle m'avait possédée et dépossédée* », lance la journaliste qui en vient à se demander si, en fait, ce n'est pas elle qui est en train de basculer lentement mais sûrement dans la folie.

Après s'être « *extraite* » un temps de la vie de C. afin d'y voir plus clair dans cette histoire et en elle-même, Laura refait surface au cours d'une scène dont le dénouement pourrait parfaitement figurer à la rubrique « faits divers » d'un journal. Associé page après page à une telle nocivité, le lecteur peut alors à nouveau retrouver son calme. Les familiers de ces troubles psychiatriques souligneront que ce n'est pas la première fois que le syndrome de Clérambault s'invite dans un roman – citons, entre autre, Ian McEwan dans *Délire d'amour* –. Peut-être une preuve que notre société est de plus en plus propice à l'éclosion de telles maladies qui n'ont rien de bénin.

Il faut reconnaître à Florence Noiville d'avoir su intelligemment en montrer la singularité et la dangerosité. L'érotomanie, dans des cas extrêmes, chamboule la vie non seulement des patients qui en sont atteints mais aussi de leurs victimes. L'auteure sait d'ailleurs de quoi elle parle : lors d'une séance de dédicace, une jeune femme lui demande son adresse électronique. Elle la lui donne. Mal lui en prend : peu de temps après, elle reçoit alors un mail dans lequel l'expéditrice lui explique qu'une relation amoureuse les unit secrètement.

Une preuve supplémentaire que la toxicité n'est pas que fictionnelle.

William IRIGOYEN

Le clin d'œil de Nada Nassar-Chaoul

Fait maison

Gentiment moqueuse, la « petite phrase » n'en avait pas moins fait son effet sur la maman éternellement culpabilisée que vous êtes : « *Alors, pour Noël, toujours le même traiteur ?* »

Ainsi donc, vos pauvres petits qui venaient de contrées glaciales et laborieuses pour déguster dans le foyer parental un bon repas de fête seraient laissés, cette année encore, aux mains de traiteurs indifférents livrant sous cellophane des mets insipides ? Votre âme profonde de mère libanaise se révolte. Vous revoyez votre chère grand-mère en train de farcir amoureusement la dinde de Noël pour son fils émigré de retour au bercail et votre pauvre tante Olga remuant inlassablement le *meghli* célébrant la naissance du petit Jésus.

Malgré une carrière dingue menée tambour battant et un agenda surchargé de *superwoman*, ils verront ce qu'ils verront. Un repas « fait maison » confectionné de vos blanches mains de – pseudo – mère au foyer. D'ailleurs, cela ne doit pas être si difficile de cuisiner pour sa famille à Noël. Tout le monde le fait.

Vous commencez par

D.R.

demander ses meilleures recettes à votre cousine préférée, un véritable cordon-bleu. Elle vous conseille vivement « *le gigot de sept heures* ». Vous êtes sonnée, mais n'en laissez rien paraître. Sept heures pour un gigot ! Quand vous pensez au nombre de contrats juteux que vous auriez pu boucler en sept heures…

Quant à la dinde, votre voisine Samira vous conseille de lui faire des piqûres de cognac pour l'attendrir. Attendrir votre banquier vous semble plus simple, sans compter qu'il vous faudra la recoudre « en biais » pour éviter que la farce ne s'échappe. Une véritable farce. Car, depuis les classes de couture, les points de suture ne sont pas votre fort. Vous pensez même faire appel à vos collègues de la Faculté de médecine. Vous croyez savoir qu'il y a parmi eux d'excellents chirurgiens.

Pour la bûche, vous assure-t-on, rien de plus simple. Il faut tout bêtement plier en dix une pellicule de pâte ultra fine sans la briser, puis la faire cuire en dix fois sans la brûler.

Vous craquez. Et appelez immédiatement votre traiteur préféré qui vous répond d'une voix mielleuse, mais impitoyable. Vous êtes trop en retard et il est déjà *surbooké*. Tant pis, vous compenserez par un surcroît de câlins… et de cadeaux.

Vive les économies de fin d'année.